

PARIS MATCH

PORTFOLIO STARS EN LIBERTÉ

28 PAGES

28 PAGES

COULISSES LA FOLIE DES ANNÉES CANAL+

SPÉCIAL FESTIVAL

CANNES 75 ANS DE MAGIE

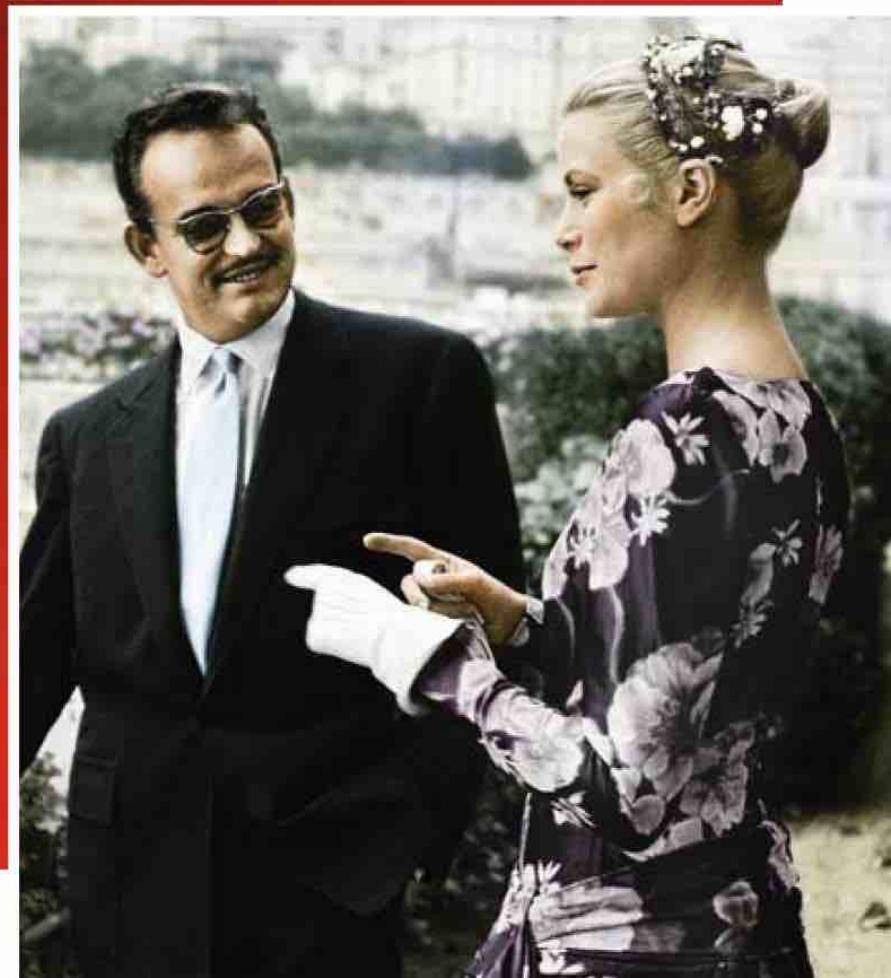
LE MARTINEZ UN ÉCRIN POUR LE 7^e ART

EXCLUSIF

GRACE KELLY ET RAINIER

« LE JOUR OÙ MES PARENTS SE RENCONTRENT »

PAR ALBERT II DE MONACO



M 01066 - 27H - F: 7,50 € - RD





SOTHYS

PARIS

SENSORIALITÉ
—
NATURE
—
EFFISCIENCE
—
CERTIFICATION

ECOCERT®
COSMOS
ORGANIC

vegan.
FORMULA

plasticbank®

SOTHYS ORGANICS® LA HAUTE EFFICACITÉ BIOLOGIQUE.

Au cœur de la **Corrèze**, grâce à son Laboratoire de Recherche Avancée, Sothys crée la ligne **Sothys Organics®**, l'alchimie parfaite entre soins biologiques et haute efficacité.

Sothys s'associe à Plastic Bank et rend sa ligne Sothys Organics® plastic neutral*.



*NEUTRE EN PLASTIQUE. *www.bnplast.com PHOTOS: JF VERGANT - MARCUS DZIERZAWSKI - UNSPLASH - ISTOCKS - 08/2021
SOTHYS PARIS, SAS AU CAPITAL DE 2 000 000 EUROS, SIEGE SOCIAL,
128 RUE DU FAUBOURG SAINT HONORE, F-75008 PARIS - SIREN 451 70 807 RCS PARIS
PHOTOS NON CONTRACTUELLES - PHOTO MANNEQUIN RETOUCHÉE.

PRÉSIDENT D'HONNEUR

Daniel Filipacchi.

DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA RÉDACTION

Patrick Mahé.

DIRECTRICE DE LA RÉDACTION

Caroline Mangez.

DIRECTEUR ADJOINT DE LA RÉDACTION

Guillaume Clavières (directeur photo).

DIRECTEUR ARTISTIQUE

Michel Maïquez.

RESPONSABLE PHOTO

Marc Brincourt.

RÉDACTRICE EN CHEF

Tania Gaster.

COORDINATION ÉDITORIALE

Fabienne Longeville.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Anne Baron (révision).

Stéphane Bern, Jean-Pierre Bouyxou, Emmanuel Caron (SR), Frédérique Féron, Loïc Grasset, Guillaume Hanoteau, Dany Jucaud, Ghislain Louston, Pascal Meynadier, Ghislain de Violet.

Michel Maïquez.

ARCHIVES PHOTO

Françoise Ansart, Pascal Beno, Claude Barthe, Nadine Molino.

DOCUMENTATION

Françoise Perrin-Houdon.

FABRICATION

Philippe Redon, Nicolas Bourel.

VENTES

Laura Félix-Faure. Tél. : 01 87 15 56 76.

Sandrine Pangrazzi. Tél. : 01 87 15 56 78.

CONCEPTION GRAPHIQUE

Grizzly Editorial Design

IMPRESSION

Roto France Impression, Lognes (77) et Malesherbes (45).

Achevé d'imprimer en mars 2022. Papier provenant majoritairement de France, 0% de fibres recyclées, papier certifié PEFC.

Europhosphat: Ptot 0,010 kg/T.

PARIS MATCH est édité par Lagardère

Media News, société par actions simplifiée unipersonnelle (Sasu) au capital de 2005 000 €, siège social: 2, rue des Cévennes, 75015 Paris. RCS Paris 834 289 373.

Associé: Hachette Filipacchi Presse.

PRÉSIDENTE

Constance Benqué.

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION

Constance Benqué.

Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La reproduction des textes, dessins, photographies publiés dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.

Numéro de commission paritaire:

0917 C 82071. ISSN 0397-1635.

Dépôt légal: mai 2022 / © LMN 2022.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ

2 rue des Cévennes, 75015 Paris.

Présidente: Marie Renoir-Couteau.

Directrice déléguée Pôle Presse:

Fabienne Blot.

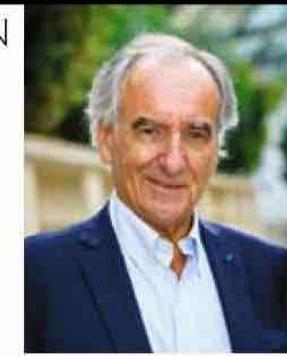
Directrice de la publicité: Dorota Gaillot.

Assistante: Aurélie Marreau.

Tél. : 01 87 15 49 20.

ÉDITORIAL

PAR PATRICK MAHÉ DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA RÉDACTION



GRACE ET RAINIER, «NOTRE» LOVE STORY

«MERCI AU FESTIVAL DE CANNES ET À PARIS MATCH D'AVOIR ÉTÉ LES CATALYSEURS DE NOTRE EXISTENCE.» À quel metteur en scène doit-on cette gratitude ? Quelle «happy end» signe l'improbable et pourtant bien réelle intrigue amoureuse ? Qui aurait osé fantasmer la rencontre d'une princesse de Hollywood et d'un vrai prince en majesté ? La réponse est dans ces pages (12-27), particulièrement dans la contribution exclusive de SAS Albert II, héritier régnant du trône de Monaco (pages 22-24). Pour la première fois, en effet, posant devant le grand portrait de Grace Kelly, sa mère adorée, Albert refait – pour nous – la journée du 6 mai 1955 quand, fraîchement oscarisée pour «Une fille de la province», l'actrice radieuse gravit les marches du palais. De cette visite sur le Rocher, naîtront Caroline, Albert et Stéphanie, enfants de Grace et du prince Rainier; mais aussi, sublimant le conte de fées moderne... enfants de «Paris Match» qui avait scénarisé la rencontre, loin d'imaginer qu'elle tournerait à l'intense «love story».

ENTRE LE FESTIVAL ET PARIS MATCH, LES MISES EN SCÈNE NE SE COMPTENT PLUS.

Il n'est qu'à dérouler le portfolio des «Étoiles en liberté» (pages 28 à 49) pour mesurer l'intimité créative entre les acteurs et nos photographes. Des décennies durant, ceux-ci œuvreront en confiance, dans le sillage de stars trop souvent parasitées de nos jours par une armée mexicaine de cerbères, parfois masqués sous le faux-nez de «communicants» abusifs. Claude Azoulay, Jack Garofalo, François Gragnon, Michou Simon, Jean-Claude Sauer, Benno Graziani ont signé le livre d'heures et d'or du Festival. Ce n'est pas un hasard si notre magazine et le Festival sont contemporains. Le premier numéro en 1949 coïncide avec l'essor de la légende cannoise. D'où ces «plaques» autour des grands noms de la photo et du cinéma. Elles font le sel des collectionneurs. Et des expos.

NOS EXPOS ONT LA RUE D'ANTIBES POUR THÉÂTRE DE LUMIÈRE. Il suffit de lever la tête pour suivre la signalétique des super stars déferlant sur l'artère la plus animée de la ville. Hier, Gina Lollobrigida et Martine Carol, Elizabeth Taylor et Jeanne Moreau, ou encore Peter Falk (lieutenant Colombo) faisant voler les mouettes sur la façade de l'hôtel de ville. Cette année, Jean-Paul Belmondo, si cher au cœur des Français, recevra notre hommage à l'hôtel Cap-Eden-Roc, écrin sans rival, niché en majesté sur un promontoire du cap d'Antibes. Avec Belmondo, en route pour la montée des marches, s'ouvre aussi une ode artistique au Martinez, rebaptisé «The P(a)lace To be» (pages 56-71). Son jardin suspendu couronne la baie. On y orchestre un véritable ballet des élégances. Canal +, la chaîne qui fit «flamber» le Festival, à force de créativité, y déroula un happening permanent, dont Antoine de Caunes réveille, à coups d'anecdotes salées, une tendre nostalgie.

LE MOT DE LA FIN EST POUR BRIGITTE BARDOT. En 1953, l'année de ses 19 ans, elle affronta la mythologie du Festival pour la première fois. Elle y accompagnait Roger Vadim pour... Paris Match. Starlette inconnue, elle posa en bikini sur la plage du Carlton. En 1967, la folie BB est à son apogée. Après une décennie d'absence, loin des subterfuges qui suivirent «Et Dieu créa la femme» (lire pages 52-53), sa seule réapparition, en smoking noir, provoque une émeute. Entre deux coups bas, les képis volent. Jean-Claude Sauer, photographe de Match (et de guerre), y récolta la palme du coquard. ■

En couverture,
Sharon Stone
avant la montée
des marches,
le 20 mai 2009,
lors du 62^e Festival
de Cannes.



CRÉDITS PHOTO Couverture: Nivière/Lydie/SIPA. P. 3: P. Petit, DR. P. 4: J. Garofalo. P. 6 et 7: J. Garofalo. P. 87: J. Garofalo. P. 10: J. Garofalo. P. 12 et 13: M. Simon. P. 14 et 15: M. Simon, E. Quinn, M. Simon. P. 16 et 17: E. Quinn, M. Simon. P. 18 et 19: M. Jarnoux. P. 20 et 21: F. Detaille/G. Detaille/Archives Palais Princier. P. 23: T. Esch. P. 24 et 25: CIPM, J. Garofalo. P. 26: W. Carone. P. 28 et 29: M. Simon, C. Azoulay, M. Simon. P. 30 et 31: J. Garofalo. P. 32 et 33: F. Gragnon. P. 35: A. Sartres. P. 37: A. Lefebvre. P. 38 et 39: C. Azoulay. P. 40 et 41: J. Garofalo, C. Azoulay. P. 42 et 43: F. Gragnon. P. 44 et 45: J. C. Sauer, G. Tourte/Stills/Gamma-Rapho. P. 46 et 47: F. Gragnon, A. Lefebvre. P. 48 et 49: F. Gragnon, M. Simon. P. 50 et 51: J. Garofalo/M. Simon. P. 52 et 53: M. Simon, F. Pinton. P. 54 et 55: E. Scorcelletti. P. 56 et 57: Bestimage. P. 58 et 59: C. Azoulay, J. C. Deutsch/J. Lange. P. 60 et 61: Getty Images, V. Vial. P. 62 et 63: H. Tullio, E. Scorcelletti, J. Lange. P. 64 et 65: S. Micke, V. Vial. P. 66 et 67: V. Vial. P. 68 et 69: E. Trillat, V. Vial. P. 71: J. Nicolas/Corbis via Getty Images, E. Scorcelletti. P. 72 et 73: D. Guignebourg/Abaca. P. 74 et 75: D. Guignebourg/Abaca, Sipa, Bestimage, H. Tullio, M. Pelletier/Corbis via Getty Images, Canal+. P. 76 : T. Vollaire/CL2P. P. 78 et 79: E. Scorcelletti. P. 80 et 81: Canal+, J. Lange. P. 82 et 83: J. Lange. P. 84 et 85: Abaca, J. Lange. P. 86 et 87: DR. P. 88 et 89: DR. P. 90 et 91: V. Krassilnikova, J. C. Deutsch. P. 92 et 93: V. Krassilnikova, J. C. Deutsch, C. Azoulay. P. 94 et 95: A. Sartres, C. Azoulay. P. 96 et 97 DR. P. 98: DR.


 PEFC
Ca produit est issu
de forêts gérées
durablement et
de bois recyclé



SOMMAIRE

GRACE KELLY : LA STARS DES STARS

EXCLUSIF. « J'AI CONSERVÉ AU PALAIS LA ROBE MYTHIQUE
DE MA MÈRE » 6
Par Albert II de Monaco 22

COMMENT S'EST VRAIMENT NOUÉE LA RENCONTRE.
LE PLAN SECRET S'ÉCHAFAUDE DANS LE TRAIN AVEC
LA COMPLICITÉ D'OLIVIA DE HAVILLAND 27
Par Patrick Mahé

ÉTOILES EN LIBERTÉ

PLONGÉE DANS L'ALBUM DU FESTIVAL 28
Par Guillaume Hanoteau 34

« MES ANNÉES CANNOISES » 52
Par Brigitte Bardot

SHARON STONE: « FAIRE RÊVER LES HOMMES EST FACILE.
LE PLUS DUR EST DE LES GARDER » 54
Interview Dany Jucaud

THE P(A)LACE TO BE

UN ÉCRIN POUR LE 7^e ART 56
Par Ghislain Loustalot 70

HOMMAGE AUX ANNÉES CANAL+

ANTOINE DE CAUNES: « EN DIRECT DU FESTIVAL DE CAUNES » 77
Interview Frédérique Féron

MATCH S'EXPOSE SUR LES MURS

CLAUDE AZOULAY: « TOUT LE MONDE SE BOUSCULAIT
POUR ÊTRE DANS PARIS MATCH » 86
Interview Ghislain Loustalot 95

LES TABLES SECRÈTES DU FESTIVAL

Par Loïc Grasset

CAVALADE

AUCUNE STAR NE MANQUE AU PALMARÈS CANNOIS
DES COUVERTURES
Par Jean-Pierre Bouyxou

Ci-dessus : lors du 8^e Festival de Cannes en mai 1955,
Grace Kelly, attablée avec des photographes, lance un regard complice
à l'équipe de Paris Match, Jack Garofalo et Michou Simon.
Elle tient elle-même un appareil entre ses mains.



KORLOFF

PARIS

20 RUE DE LA PAIX, PARIS | TEL. 01 49 27 92 09

A high-contrast, black and white profile photograph of Grace Kelly. She is shown from the chest up, facing right. Her hair is pulled back, and she has a serene, slightly closed-mouth expression. The lighting is dramatic, casting deep shadows on one side of her face and highlighting the contours of her forehead, nose, and cheek. The background is a plain, light color.

Grace Kelly LA STAR DES STARS

Au tapis rouge du Festival, la jeune fille de Philadelphie devenue reine de Hollywood a préféré l'escapade à Monaco, le temps d'un reportage pour Paris Match. Le scoop se transforme en idylle entre la star oscarisée et le prince bâtisseur. Les amoureux ne sont ni du même monde ni du même continent. Mais leur union est mieux qu'un scénario à succès.

A black and white profile photograph of actress Grace Kelly. She is shown from the chest up, facing left. Her hair is styled in a classic, voluminous updo. A dark, wide-brimmed hat rests on her head, with its brim partially obscuring her face. She is wearing a light-colored, possibly white, garment with a subtle texture or pattern. The lighting is soft, creating a gentle shadow on the right side of her face and neck. The background is a plain, light color.

1955 : L'ACTRICE OSCARISÉE ÉBLOUIT LA CROISSETTE

« Son point fort, c'est son joli nez. Fin, peu proéminent, les narines frémissantes, il ne fait pas d'ombre dans son visage carré... » C'est ainsi que le photographe Cecil Beaton tentait de décrire l'indéfinissable beauté de Grace Kelly.

Photo **JACK GAROFALO**

TOURISME POUR L'HÉROÏNE DE HOLLYWOOD

En 1955, allure sport chic pour la jeune star américaine d'« Une fille de la province », de George Seaton. C'est sa première apparition au Festival de Cannes.

Photo JACK GAROFALO & MICHOU SIMON



UN PARFUM D'EXCEPTION PAR LA FONDATION PRINCESSE GRACE



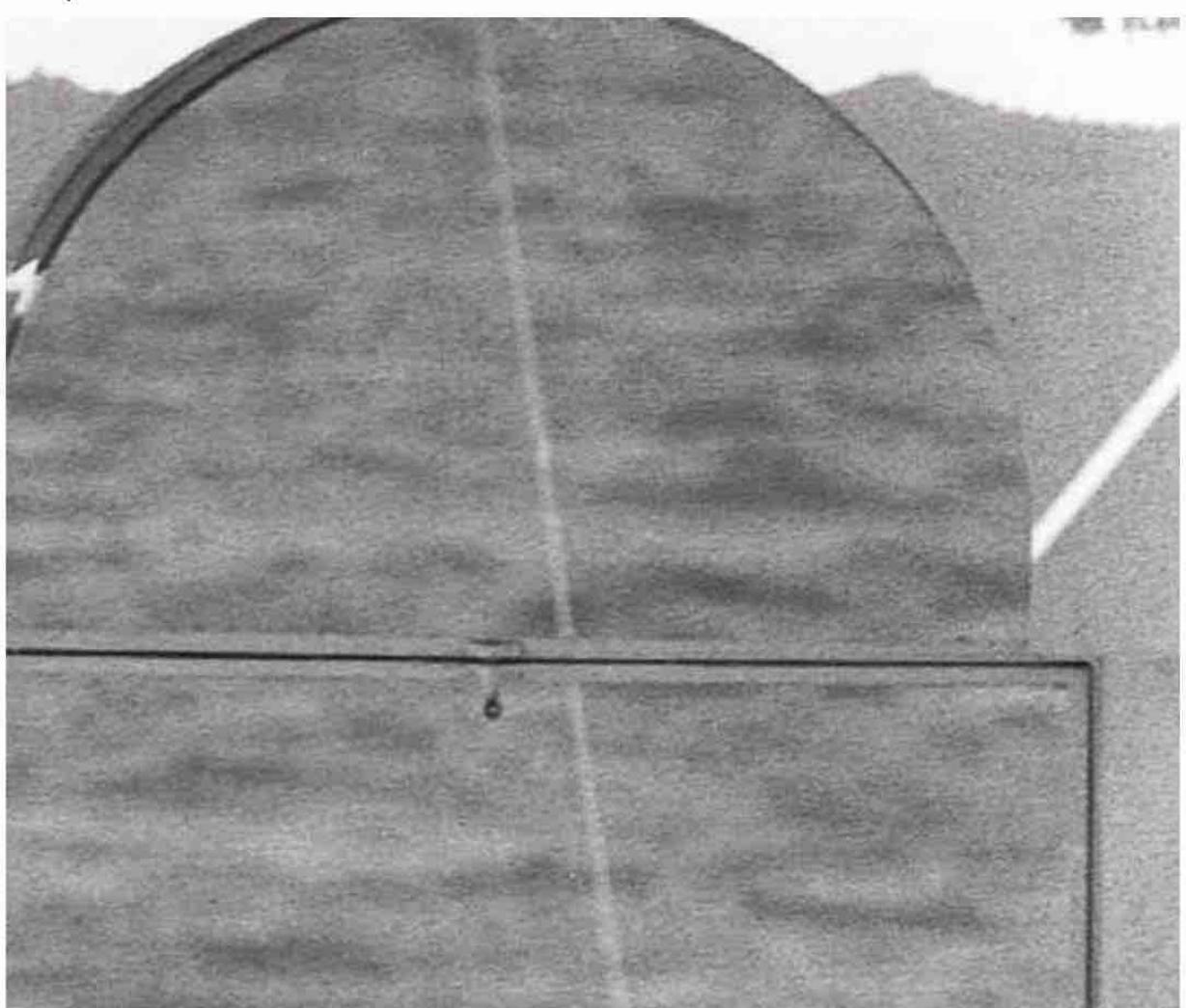
GRACE DE MONACO

neimanmarcus.com • gdmonaco.eu



CLAP DE FIN POUR UNE ROMANCE D'ÉTÉ

Avec Jean-Pierre Aumont, elle échappe au tumulte et – pensent-ils ! – aux photographes pour un déjeuner en tête à tête à La Napoule. L'idylle ne durera pas. Beau prince, le french lover écrit : « Grace était née pour être princesse. Elle en avait l'allure, la noblesse, les qualités de charme et d'endurance, et cette mystérieuse aura qui permet aux contes de fées de se réaliser. »





Reflets de Cannes

& CINÉPANORAMA

UNE COLLECTION D'ENTRETIENS PAR FRANÇOIS CHALAIR

Brigitte Bardot, Romy Schneider, Alain Delon, Alfred Hitchcock... se dévoilent devant la caméra de François Chalais. Portraits intimes et insolites à découvrir sur **madelen**.

En exclusivité sur **madelen**
la plateforme de streaming illimité de l'INA
2,99€ / mois, 1er mois offert
madelen.ina.fr

AUX MARCHES DU PALAIS GRÂCE À PARIS MATCH, LA REINE DU 7^e ART PRÉNDRA L'HABIT DE PRINCESSE

Scénario pour un scoop : une princesse de cinéma pour un prince d'un État souverain. Le 6 mai 1955, l'actrice fétiche d'Alfred Hitchcock est conduite à Monaco.

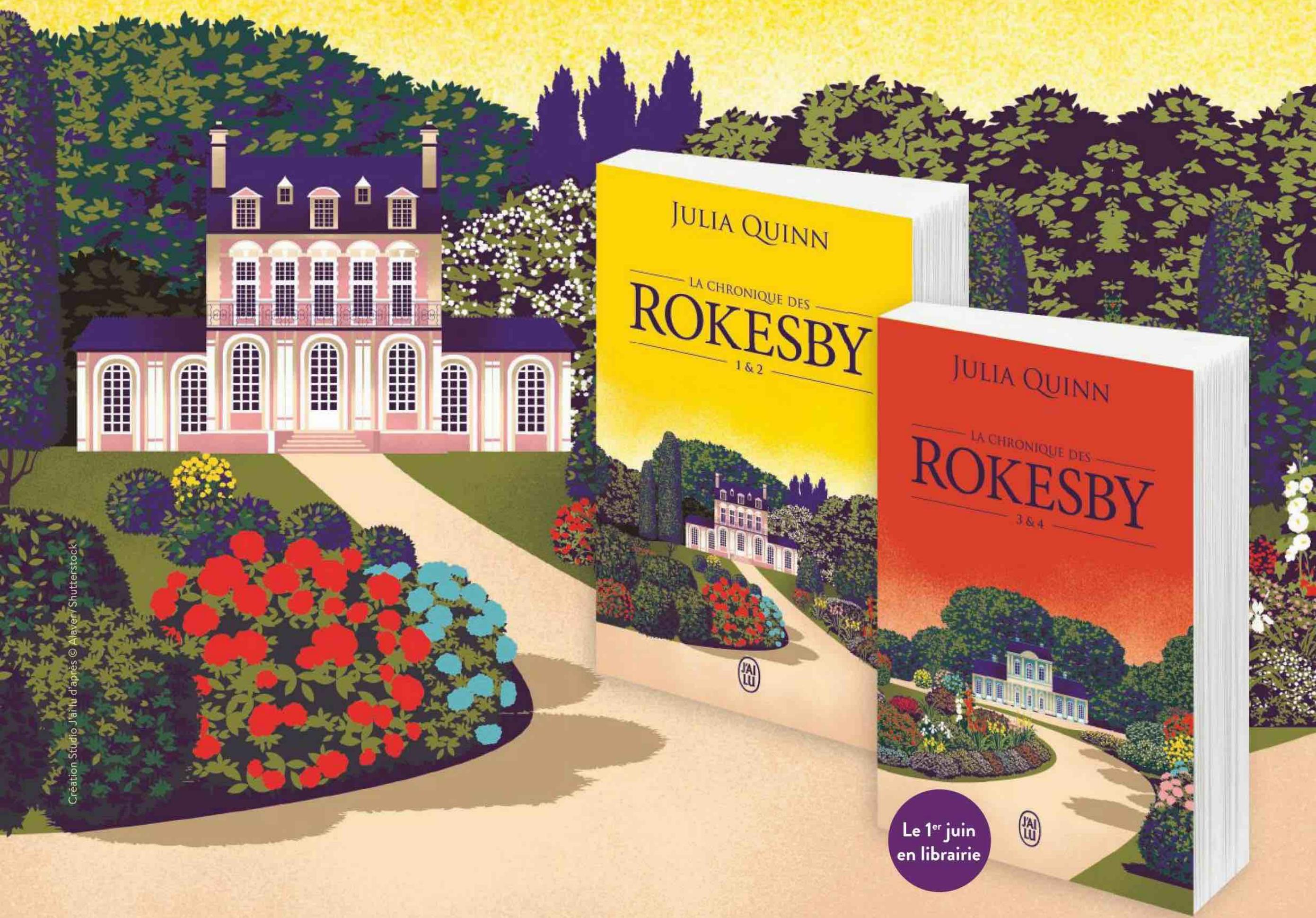


J'AI
LU

JULIA QUINN

LA CHRONIQUE DES

ROKESBY



Le prélude à *La Chronique des Bridgerton*,
la saga phénomène adaptée par Netflix.



La star hollywoodienne déambule dans la salle d'armes du palais en attendant de faire la connaissance du souverain monégasque... qui aura vingt minutes de retard.



Dans l'attente du prince, Grace Kelly a le temps de tout visiter et d'admirer en experte la décoration du palais.

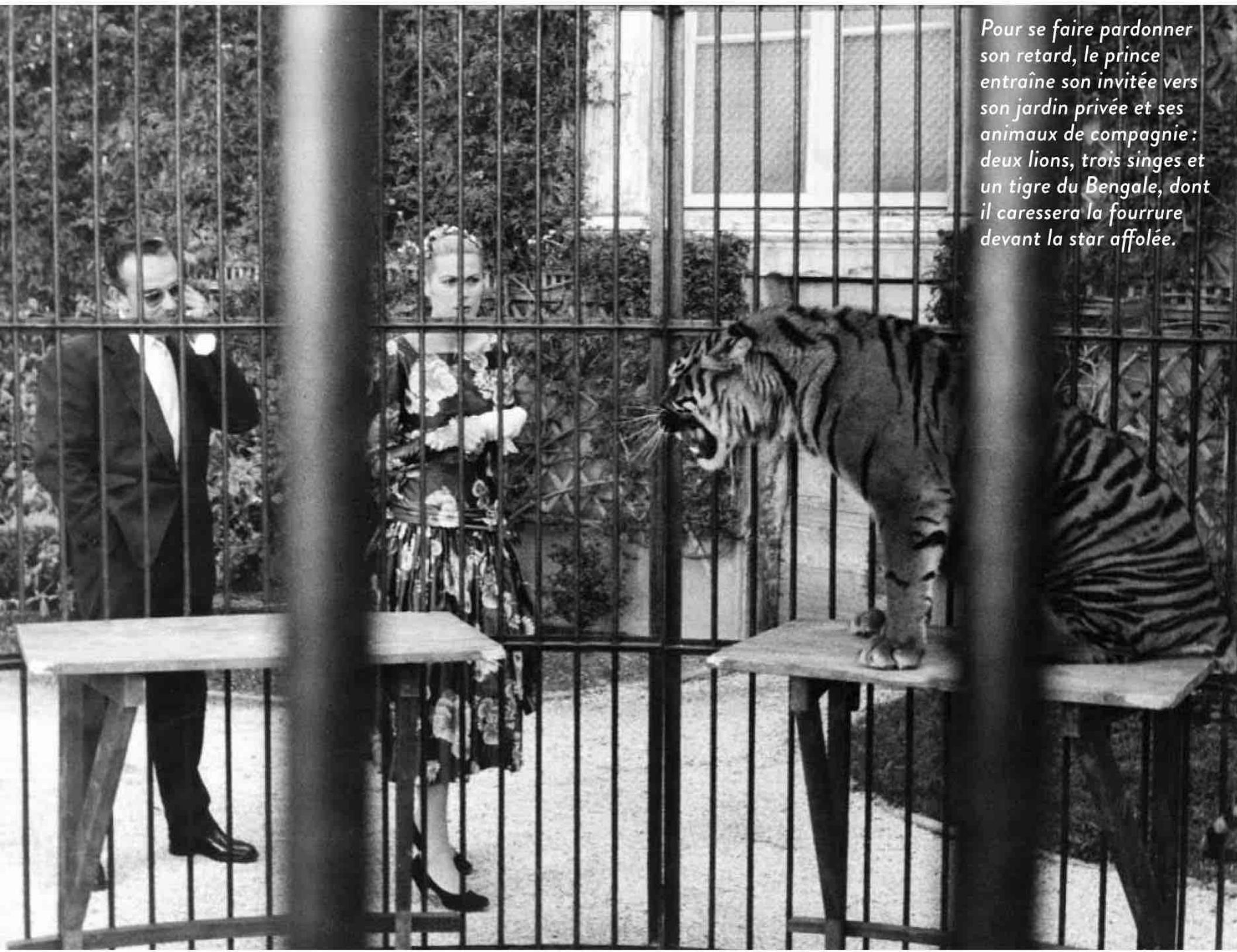


6 MAI, 15 HEURES:
RAINIER
APPARAÎT DANS
L'ANTICHAMBRE
ROYALE

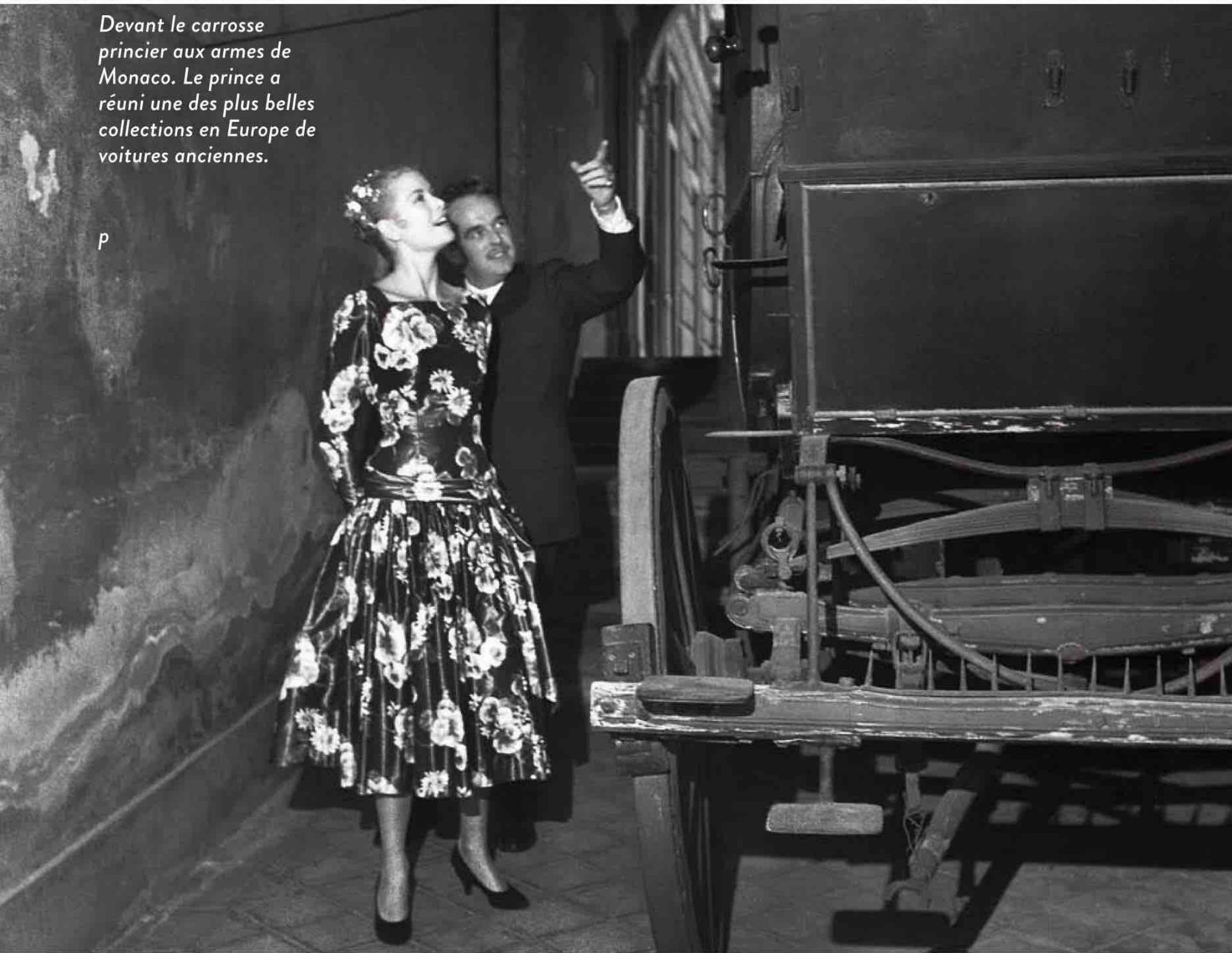
« Monseigneur, je vous présente Miss Kelly. »
C'est ainsi que le journaliste de *Paris Match*
Pierre Galante, qui a organisé l'entrevue,
présente la star au prince. Grace à 25 ans,
Rainier 31. Elle porte une robe de soie noire
imprimée de fleurs roses et vertes, Rainier est
habillé d'un costume en gabardine bleu marine.

Photo MICHOU SIMON

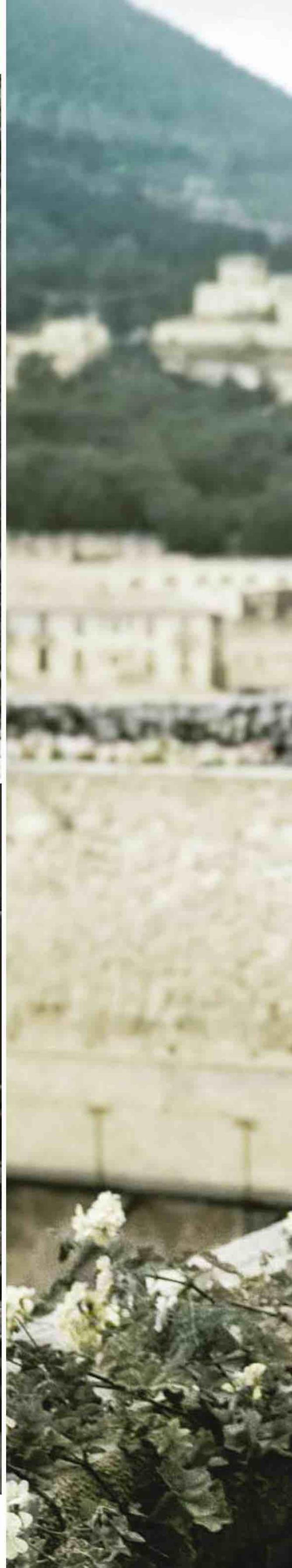




Pour se faire pardonner son retard, le prince entraîne son invitée vers son jardin privée et ses animaux de compagnie : deux lions, trois singes et un tigre du Bengale, dont il caressera la fourrure devant la star affolée.



Devant le carrosse princier aux armes de Monaco. Le prince a réuni une des plus belles collections en Europe de voitures anciennes.



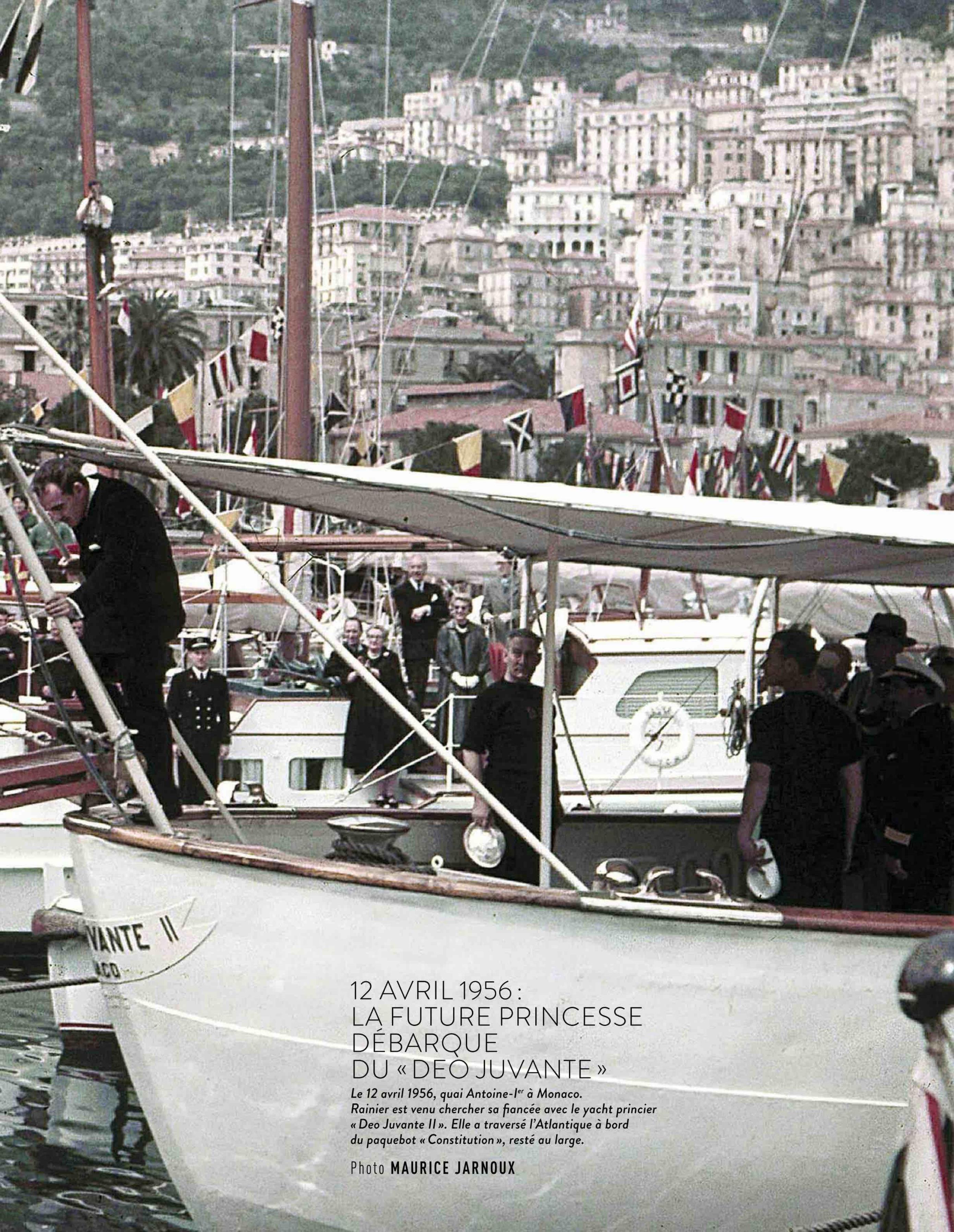
LORS DE LA VISITE GUIDÉE PERCE DÉJÀ UNE VRAIE INTIMITÉ

Dans les jardins du palais de Monaco. Grace n'a pu trouver, comme l'exige pourtant le protocole, de couvre-chef. Sa styliste a improvisé un éphémère diadème floral qui ne laisse pas indifférent le prince. Ils se marieront un an plus tard, le 18 avril 1956.

Photo MICHOU SIMON







12 AVRIL 1956: LA FUTURE PRINCESSE DÉBARQUE DU « DEO JUVANTE »

Le 12 avril 1956, quai Antoine-1^{er} à Monaco.
Rainier est venu chercher sa fiancée avec le yacht princier
« Deo Juvante II ». Elle a traversé l'Atlantique à bord
du paquebot « Constitution », resté au large.

Photo MAURICE JARNOUX



APRÈS LE « OUI »
SACRAMENTEL,
ILS VONT SALUER
LEURS 700 INVITÉS

Dans la galerie d'Hercule, le prince Rainier découvre la robe somptueuse : 46 mètres de taffetas, 90 mètres de tulle de soie et 290 mètres de dentelle de Valenciennes.

Photo FERNAND DETAILLE



EXCLUSIF

SAS Albert II de Monaco

« J'AI CONSERVÉ

AU PALAIS

LA ROBE

MYTHIQUE DE

MA MÈRE »

Certains hasards font l'Histoire, grande ou petite, politique ou familiale. Si ma mère, Grace Kelly, n'avait pas été invitée au Festival de Cannes 1955, je ne signerais pas aujourd'hui ces quelques lignes. Elle était venue tourner sur la Côte d'Azur dans « La main au collet », d'Alfred Hitchcock, en 1954. Tout le monde se souvient de cette scène mythique avec Cary Grant, sur les hauteurs de Monaco. Un témoignage rapporte qu'elle aurait alors voulu découvrir les jardins du Palais, aperçus depuis le port.

L'inspiration du journaliste de Paris Match Pierre Galante va donner l'occasion à ma mère de voir son souhait se réaliser au printemps suivant. Actrice américaine du moment, elle remporte l'Oscar de la meilleure actrice le 30 mars 1955, pour « Une fille de la province ». Robert Favre Le Bret, délégué général, fait jouer ses relations hollywoodiennes pour que cette jeune femme d'un peu plus de 25 ans accepte d'être la « reine » de Cannes.

Le 4 mai, Grace Kelly prend le Train bleu en gare de Lyon, à Paris. Elle est accompagnée d'une amie, Gladys de Segonzac, habilleuse rencontrée l'année précédente sur le tournage de « La main au collet ». Au moment de monter dans le train, Gladys la présente à Pierre Galante et à sa femme, Olivia de Havilland. Le lendemain matin, avant d'arriver à Cannes, le journaliste propose à l'actrice de faire avec elle un sujet de reportage en compagnie du prince Rainier III, âgé de presque 32 ans, souverain de Monaco depuis 1949.

Restait à trouver la date d'un rendez-vous dans des agendas chargés de part et d'autre. Avant tout, Grace Kelly est venue promouvoir « Une fille de la province » ; et le représentant de la compagnie cinématographique MGM veille à ce que tous les engagements soient tenus. Malgré la précipitation de la sollicitation, le prince Rainier, qui a le regard tourné vers les États-Unis depuis quelque temps, car il veut attirer des investisseurs pour redynamiser la Principauté, voit certainement une bonne opportunité de faire connaître Monaco au sein de la première puissance mondiale.

Ce sera donc le 6 mai à 15 heures. Pierre Galante arrive accompagné du correspondant local de Paris Match, Jean-Paul Ollivier, et de deux photographes, dont un est déjà bien connu des deux protagonistes principaux. En effet, Edward Quinn a été photographe de plateau lors du tournage de « La main au collet » et a fait un reportage sur mon père, pour Paris Match, publié au printemps 1954. Le papier était signé par Pierre Galante et Jean-Paul Ollivier.

La robe à fleurs que ma mère porte le 6 mai après-midi, et que nous conservons toujours soigneusement au Palais, est devenue mythique ; mais elle n'est pas celle qui a été initialement prévue. La coiffure est également improvisée par Gladys de Segonzac. Véritable course contre la montre pour être à l'heure sur le Rocher, le trajet de Cannes à Monaco n'est pas de tout repos. La voiture du photographe Edward Quinn vient tamponner celle de la MGM à la sortie de Cannes. L'équipe n'a *Suite p. 24*



Sa mère sera toujours pour lui l'image de la femme idéale. En 2007, Albert pose devant le grand portrait de Grace peint par Ralph Wolfe Cowan, le spécialiste des têtes couronnées.

Photo THIERRY ESCH



Le 14 mars 1958, première photo officielle de Son Altesse sérénissime Albert, Alexandre, Louis, Pierre, marquis des Baux. Le bébé pèse 3,950 kilos et mesure 51 centimètres.

pas le temps de manger, mais juste de prendre un rafraîchissement à l'Hôtel de Paris en arrivant à Monte-Carlo. Bref, rien ne se passe exactement comme prévu, ce qui peut faire dire que la rencontre de mes parents relève presque du miracle.

D'autant que le prince est en retard... Le colonel Séverac, premier aide de camp du souverain, accueille les invités, mais, pendant cinquante-cinq minutes, c'est le premier maître d'hôtel, Michel Demaurizi, qui va héroïquement être chargé de faire patienter Grace Kelly en la conduisant à travers les pièces des Grands Appartements du Palais. Passionné par Napoléon, il s'attarde devant les pièces maîtresses de la collection sur l'Empire constituée par mon arrière-grand-père, le prince Louis II.

Les photographes s'en donnent à cœur joie, ont le temps de faire poser ma mère à de multiples reprises, recherchant des effets artistiques. Nous nous en réjouissons aujourd'hui, mais l'on voit aussi, sur les photos des reportages, que le représentant de la MGM s'impatiente... Élias Lapinère ne souhaite pas que son actrice vedette rate, en début de soirée, le cocktail offert par la délégation américaine au Carlton de Cannes.

Il est presque 16 heures quand mon père apparaît enfin dans l'antichambre royale. Quelques clichés sont pris sur le vif. La fameuse poignée de mains est posée. Comme toute la visite a déjà été faite, il ne reste, pour le prince, plus rien à montrer. Si ce n'est les jardins.

L'ambiance change, l'atmosphère se détend. Montrant les félin blessés et malades qu'il a recueillis lors d'une croisière sur les côtes africaines, mon père, à l'aise, laisse opérer son charme. Un dialogue se noue, une complicité se fait jour. Mais, très vite, il faut partir. Pas le temps pour une coupe de champagne, pas même pour une signature sur le registre des visiteurs du Palais, comme si la date du 6 mai 1955 n'allait pas rester gravée dans les annales de la Principauté.

Le 14 mai, une double page paraît dans Paris Match. Trois photos sont utilisées sur trois cents prises en une heure trente environ de visite au Palais. Tout aurait pu s'arrêter là, car ce reportage n'est qu'un parmi tous ceux que la presse a pu consacrer à la présence de Grace Kelly lors du 8^e Festival de Cannes. Pourtant, c'est aujourd'hui le seul que l'Histoire a retenu.

Lorsque mes parents annoncent leurs fiançailles à Philadelphie le 5 janvier 1956, Paris Match ressort les images, et titre triomphalement : « Nos reporters avaient fixé la première rencontre du prince et de l'étoile. »

Que s'est-il passé entre mai et janvier ? Comment mes parents ont-ils repris contact ? Comme pour toute belle histoire, un voile mystérieux doit certainement demeurer. Ma grand-mère Kelly a donné un récit : le séjour à Monaco, durant l'été, d'un couple d'amis de ma famille maternelle, les Austin, a, semble-t-il, facilité la circulation de l'idée d'un intérêt et de sentiments réciproques.

En 2019, année où ma mère aurait eu 90 ans, une jolie exposition a retracé, au Palais même, ce mémorable après-midi du 6 mai. Le reportage de Michou Simon, photographe de Paris Match, y a été, pour la première fois, complètement présenté, mis en regard de celui d'Edward Quinn, tous deux documentés grâce à un travail conjoint des Archives du Palais princier et de l'Institut audiovisuel de Monaco. Cela a été l'occasion, à la fois agréable et étrange, de nous plonger, ma famille et moi, dans nos origines. Beaucoup d'enfants n'ont pas la chance d'avoir des traces de la rencontre de leurs parents.

Merci au Festival de Cannes et à Paris Match de nous les avoir données et d'avoir été un peu les catalyseurs de nos existences. ■ *Le prince Albert II de Monaco/Propos recueillis par Stéphane Bern*



*Le prince et la princesse fêtent
leurs dix années de mariage.
Stéphanie est sur les genoux
de son papa. Caroline et Albert
près de leur maman.*

Photo JACK GAROFALO



Le mariage religieux, célébré en la cathédrale de Monaco le 19 avril 1956, est retransmis à la télévision en direct et en Eurovision. Grace de Monaco porte une robe offerte par les studios MGM.

Photo WALTER CARONE

DU RENDEZ-VOUS ENTRE GRACE KELLY, L'ACTRICE OSCARISÉE, ET RAINIER GRIMALDI, LE SOUVERAIN DE MONACO, ON CROYAIT TOUT SAVOIR DU RÔLE VITAL TENU PAR PARIS MATCH EN QUÊTE D'UN SCOOP PRESTIGIEUX...

COMMENT S'EST VRAIMENT NOUÉE LA RENCONTRE

Le plan secret s'échafaude dans le train, avec la complicité d'Olivia de Havilland

Par PATRICK MAHÉ

Onze coups sonnent au clocher de la cathédrale de Monaco, en ce jeudi 19 avril 1956. Devant un parterre d'officiants, dont le père Tucker, chapelain irlandais, et Mgr Marella, représentant personnel de Sa Sainteté le pape Pie XII, Mgr Barthe prononce les phrases rituelles : « Rainier, Louis, Henri, Maxence, Bertrand Grimaldi, prince de Monaco, voulez-vous prendre pour légitime épouse Grace, Patricia Kelly, ici présente, selon le rite de notre sainte mère l'Église ?

— Oui, Monseigneur. »

Se tournant vers la princesse – elle a déjà prononcé le « yes » du mariage civil dans la salle du Trône – d'une blondeur dorée et drapée de dentelle chantilly, l'évêque renouvelle le vœu : « Oui, Monseigneur », répond-elle.

L'« ite missa est » carillonne de bonheur. Souverain d'une principauté moins grande que Manhattan, Rainier, en uniforme à parements rouges, invite sa jeune épousée à monter dans la Rolls-Royce décapotable blanc et noir pour rejoindre la petite église Sainte-Dévote, patronne de Monaco. Selon la tradition, la mariée doit y déposer son bouquet de muguet en offrande...

Paris Match a fait de ces noces cœurnées une affaire personnelle, quasi privée, malgré le déjeuner offert aux 700 invités, tandis que le « Deo Juvante II », le yacht princier, s'apprête à larguer les amarres pour la croisière de noces à travers la Méditerranée.

Un an plus tôt, Grace et Rainier ne se connaissaient pas. Tout commence lors de la conférence de rédaction menée par Gaston Bonheur en vue du Festival de

Cannes 1955. Faire poser les starlettes est un jeu d'enfant. Match, dont c'est la vocation, doit se démarquer du peloton des ancêtres de la presse « people ». Une idée fuse soudain : « Et si nous présentions Grace Kelly, princesse de cinéma, au prince Rainier ? » Mi-boutade, mi-bravade, la mission échoit à Pierre Galante, familier de la jet-set. Son « arme secrète » : il est le mari de l'actrice deux fois oscarisée Olivia de Havilland, la Melanie d'« Autant en emporte le vent ». Un solide atout charme pour forcer le verrou de Hollywood où Grace Kelly vient de décrocher la fameuse statuette.

Le 3 mai 1955, l'étoile blonde aux yeux azur se présente au pied du Train bleu, en gare de Lyon, à Paris. Cap sur Cannes.

Le plan s'échafaude dans le wagon-restaurant. Gaston Bonheur et Roger Thérond poussent Pierre Galante à mettre Olivia dans la confidence. Se saura-t-elle du rôle d'aimable complice ? Suspense ! « Quelle belle idée et quel grand mariage cela ferait-il ! », s'exclame, radieuse, l'icône hollywoodienne face au scénario surprise qui lui est soumis. C'est gagné !

D'ailleurs, voici venir Grace Kelly, au pas de danseuse. Elle porte un tailleur en tweed bleu et s'attable un peu plus loin. L'équipe de Match traîne devant les tasses à café, guettant la fin du repas. Quand Grace repasse devant eux, Olivia, poussée par son mari, lui emboîte le pas... Sourires, présentations, compliments mutuels. Et, enfin, la question brûlante : « Accepteriez-vous de rencontrer le prince de Monaco dans le cadre d'un reportage pour Paris Match ?

— Mais pourquoi pas ? » réplique Grace. Reste au représentant du

producteur (la MGM) à relever le défi, grâce au concours de Charles-Georges Ballerio, secrétaire particulier de Rainier.

Le 6 mai à 13 h 30, Michou Simon et Edward Quinn, photographes à Match, et Pierre Galante retrouvent Grace Kelly à l'hôtel Carlton de Cannes. Elle apparaît dans une robe en satin noir imprimée de grosses fleurs roses et vertes. Elle porte des gants blancs et courts. À 14 h 55, les grilles du Palais s'ouvrent devant la Studebaker de la MGM. Trente minutes plus tard, le prince surgit au volant de sa Lancia. Grace, intimidée, est rassurée par la décontraction de Rainier – lunettes fumées, main dans la poche. Elle se laisse guider vers les jardins pour une visite privée. Retrouvant Olivia de Havilland en soirée, elle lui confiera dans un sourire de connivence : « He's very charming. »

La suite tient dans le secret de lettres échangées, puis dans d'aussi secrètes fiançailles, scellées à New York, par un double anneau d'or offert par Rainier. La bague est sertie de diamants et de rubis, symbolisant les couleurs de la principauté.

12 avril 1956. Vêtue d'une robe de soie marine à col blanc et coiffée d'une capeline blanche, Oliver, son caniche noir, dans les bras, Grace Kelly apparaît à la coupée du « Constitution », battant pavillon américain, dans le port de Monaco. Elle passe sur le pont du « Deo Juvante II », sous une pluie d'œilllets jetés du ciel depuis l'hydravion d'Aristote Onassis.

Neuf mois après le « oui » sacramental, Caroline voit le jour au Palais. Puis viendront Albert et Stéphanie. À chaque naissance, la rédaction de Match sabre le champagne à la santé de « ses » enfants. ■

ÉTOILES EN LIBERTÉ



GARY COOPER. En cette année 1953, la VI^e flotte américaine mouille dans la baie. Et le shérif Will Kane du « Train sifflera trois fois » ne raterait ce spectacle pour rien au monde.

Photo **MICHOU SIMON**

Claude Azoulay, Jack Garofalo, François Gragnon, Michou Simon, Jean-Claude Sauer, Benno Graziani... Depuis soixante-quinze ans, les photographes de Paris Match vivent à Cannes dans l'intimité des stars. Témoins privilégiés, ils nous révèlent leurs instants de bonheur et de délice, de doute et de passion.

Et dressent le surprenant panorama d'une fête qui, au fil des ans, n'a jamais cessé d'exalter ce qui demeure à jamais l'âme du cinéma : sa magie.

*SOPHIA LOREN. En 1958, dans la lumière
des flashes : la belle Italienne et son mari, le producteur
Carlo Ponti, accompagnés de Robert Favre Le Bret,
délégué général du Festival.*

Photo CLAUDE AZOULAY & MICHOU SIMON





ELIZABETH TAYLOR ET MIKE TODD.

*Avec son mari, le producteur de cinéma,
à la soirée inaugurale du Festival, en mai 1957.*

HENRI-GEORGES CLOUZOT

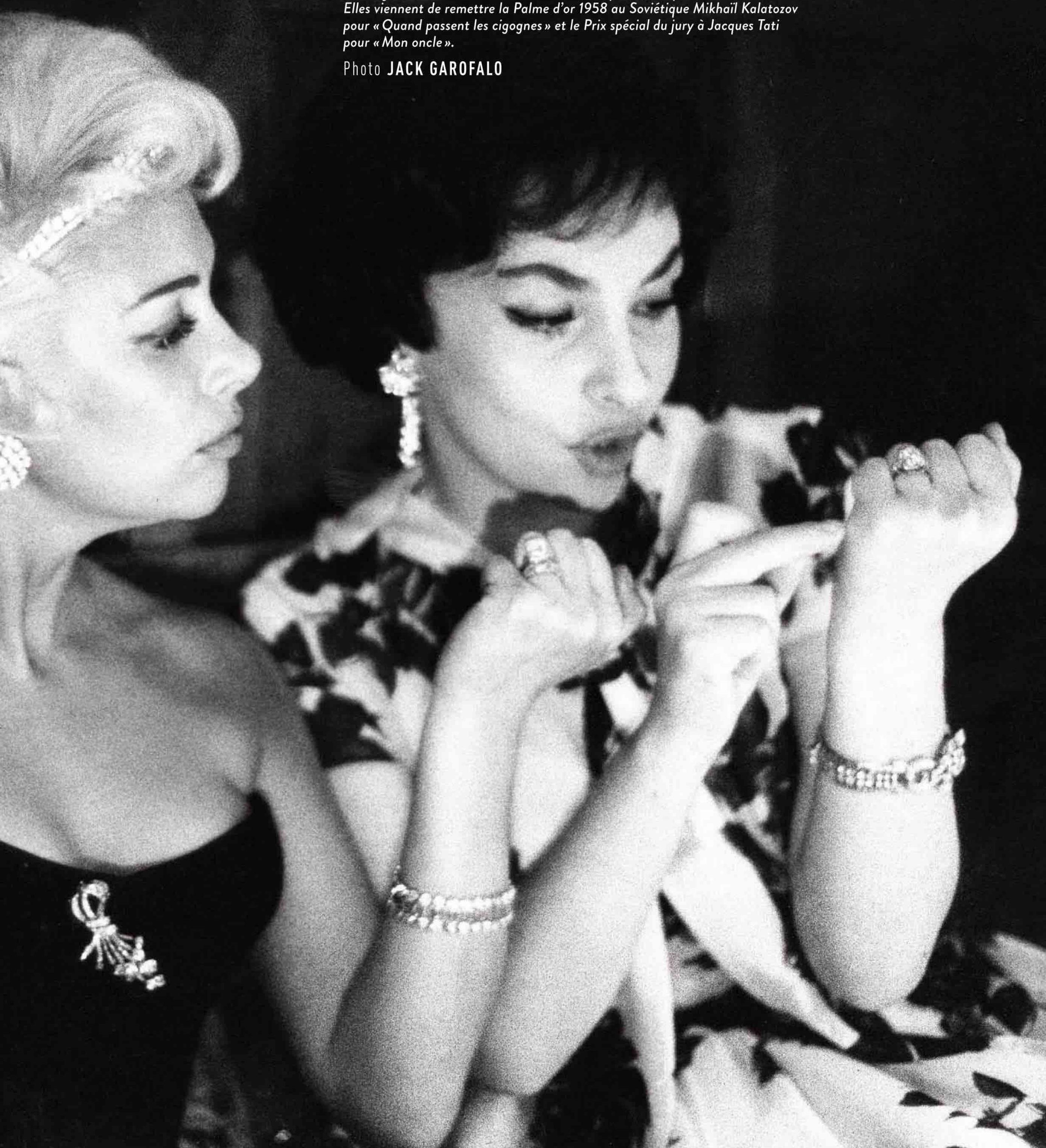
*ET PABLO PICASSO. Au Brummel's,
le peintre espagnol allume une cigarette avec
la chandelle que lui tend le réalisateur français,
à Cannes, en 1956. « Le mystère Picasso »
vient de recevoir le Prix spécial du jury.*

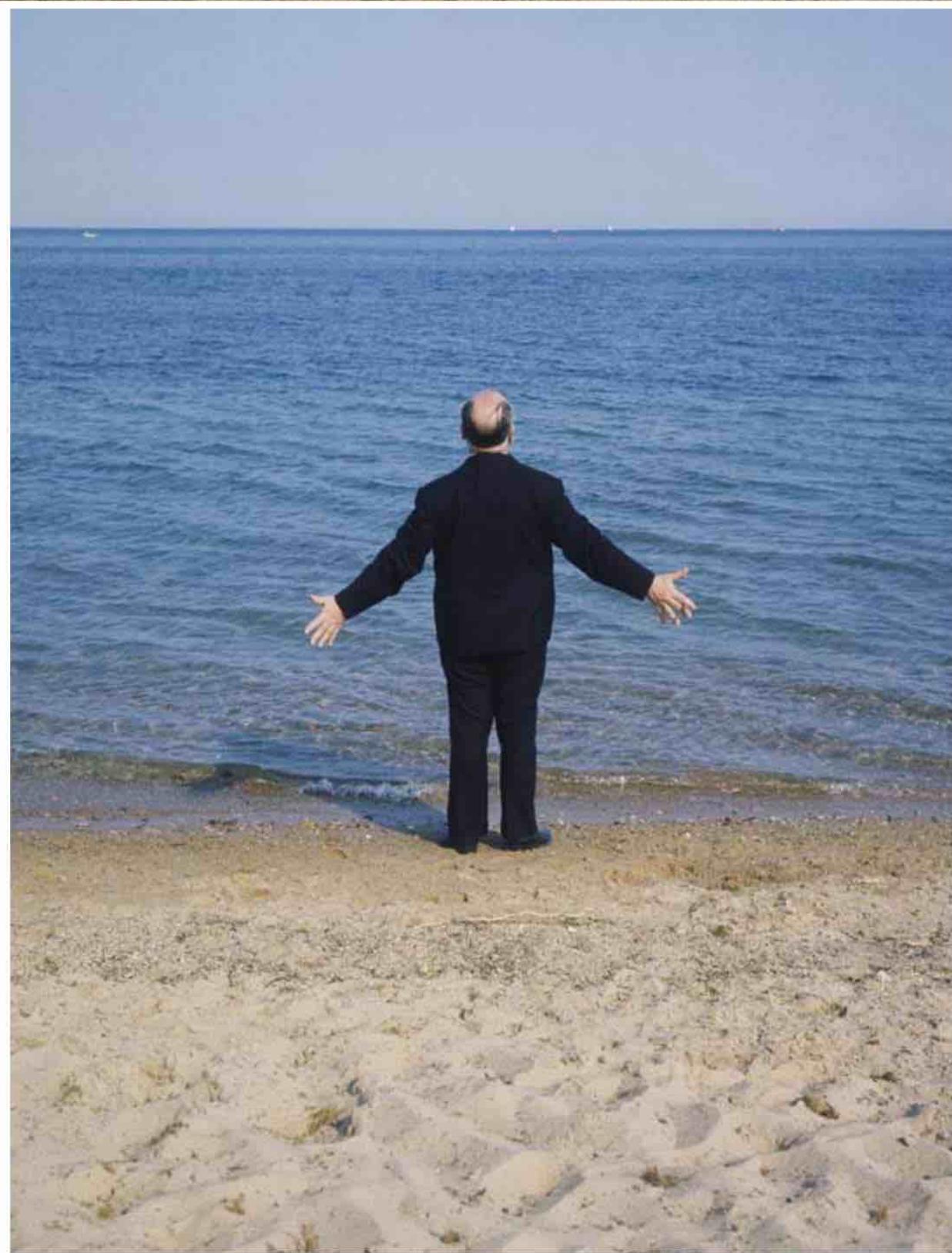


LES MAGIES DU CLAIR-OBSCUR

MARTINE CAROL ET GINA LOLLOBRIGIDA. Les deux stars comparent leurs bijoux et rient comme seules deux amies peuvent le faire au restaurant. Elles viennent de remettre la Palme d'or 1958 au Soviétique Mikhaïl Kalatozov pour « Quand passent les cigognes » et le Prix spécial du jury à Jacques Tati pour « Mon oncle ».

Photo JACK GAROFALO

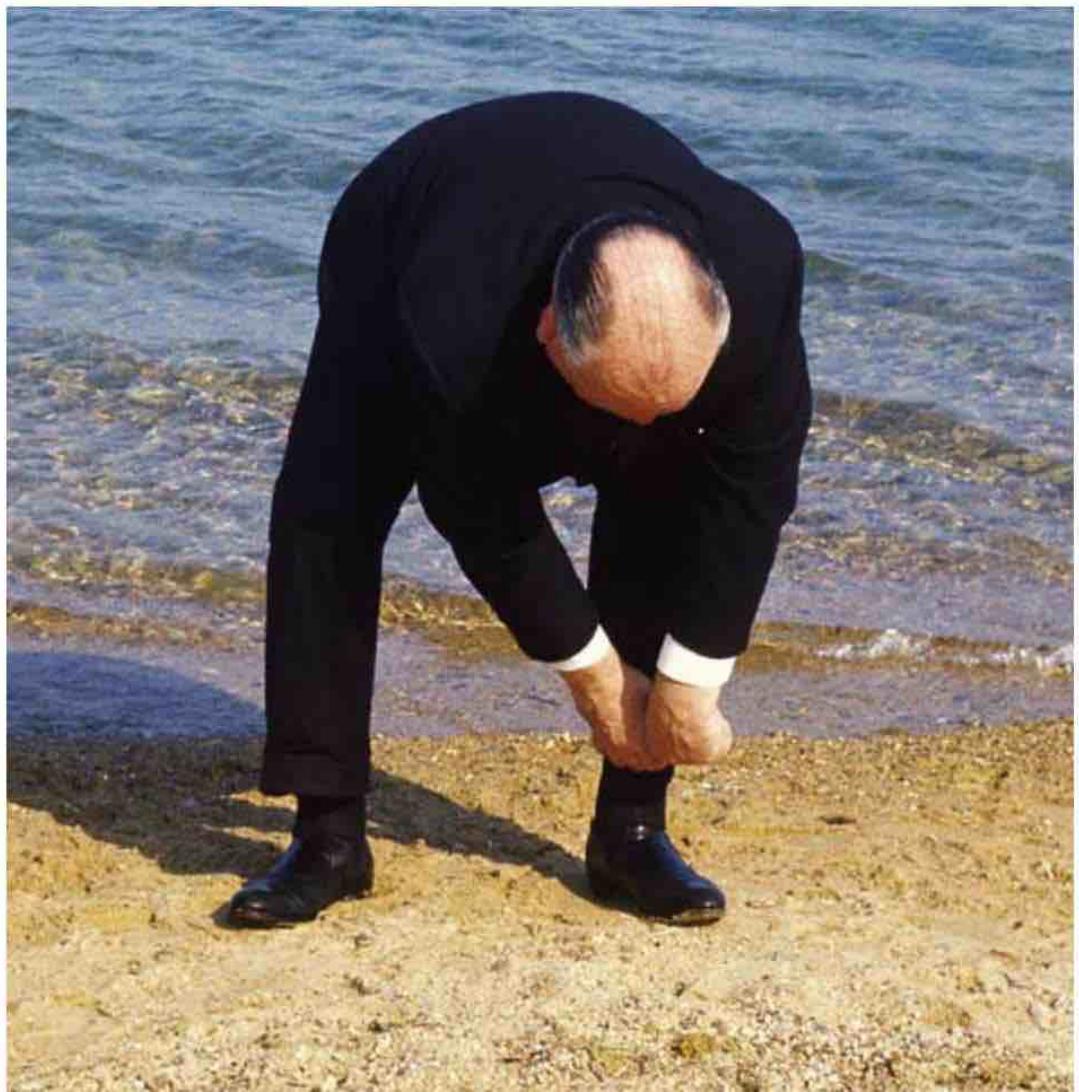




ALFRED HITCHCOCK MARCHE SUR L'EAU POUR PARIS MATCH

Venu pour son film « Les oiseaux », présenté hors compétition, le maître du suspense a promis à François Gragnon, de *Paris Match*, un portrait très original : « Je vais vous montrer comment je peux marcher sur l'eau, comme Jésus. » Après quelques pas en tirant sur son havane, Hitchcock entre lentement dans l'eau, les bras ballants. Puis, il ressort et assène au photographe éberlué : « Ça n'a pas fonctionné aujourd'hui. »

Photos FRANÇOIS GRAGNON





1955, L'UN DES TOUT PREMIERS ARTICLES SUR CANNES DANS MATCH. INTRIGUES ET ROMANCES, PREMIERS PAS. L'ÉCRIVAIN ET CINÉASTE MARCEL PAGNOL PRÉSIDE LE JURY DE CE 8^e FESTIVAL. ET LA PREMIÈRE PALME D'OR DE L'HISTOIRE EST ATTRIBUÉE À L'UNANIMITÉ À «MARTY», DE DELBERT MANN

PLONGÉE DANS L'ALBUM DU FESTIVAL

Par GUILLAUME HANOTEAU

Le prix du Festival vaut mieux qu'un Oscar. Ce prestige nouveau, Cannes le doit à un accès de mauvaise humeur. L'an dernier, le jury préféra le film «La porte de l'enfer» à l'œuvre américaine «Tant qu'il y aura des hommes». De l'autre côté de l'océan, on en éprouva quelque mécontentement. On cria à l'injustice, puis «La porte de l'enfer» fut projetée aux États-Unis: belle joueuse, la presse s'inclina et entérina le choix des Français. Elsa Maxwell, la journaliste la plus redoutée des États-Unis, celle qui fait d'un mot une réputation qu'elle peut détruire d'une phrase, a proclamé: «Désormais les Palmes de Cannes ont plus de valeur que les prix remportés à Venise ou que les Oscars gagnés à Hollywood.»

Cette gloire récemment acquise n'a pas privé cependant Cannes de son pittoresque. Le Festival est toujours cette foire ensoleillée dont les visiteurs, trainés de réception en cocktail, promenés des bushs de l'Australie jusqu'aux glaces du Groenland, cahotés entre l'étude des poissons de la mer Rouge et l'élevage des chenilles à soie, ne tardent pas à perdre la notion du temps et de l'espace. Ainsi les séances du matin sont baptisées «séances de l'aurore». Elles ont lieu à 10 heures. Dans la salle de 1 600 places où sont projetés les films, même fantaisie. Ses murs gris et son plafond grenat sont austères. Mais, sous l'écran, il y a un vaste parterre de bégonias roses qui ressemble à un éventaire de fleuriste ambulant oublié sur une scène de théâtre. Là, pendant deux semaines et trois jours, 35 longs-métrages et 45 courts-métrages, représentant 37 nations, se sont affrontés afin de remporter les deux Palmes d'or d'une valeur de 500 000 francs qui sont, depuis cette année, les récompenses offertes aux vainqueurs.

Pour ne pas manquer aux traditions sportives, l'épreuve commença par un coup du sort: la chute d'un favori. Lorsque Vittorio De Sica, entouré de la blanche Sophia Loren et de la noire Silvana Mangano, pénétra dans la loge de corbeille réservée au metteur

en scène et aux vedettes du film présenté, il était l'image même de la réussite. À la renommée de l'acteur célèbre se joignait le prestige du créateur. Il était à la fois le comédien de «Pain, amour et fantaisie» et l'auteur du «Voleur de bicyclette». Et, à ces attraits, se joignaient sur son noble visage les tempes argentées, les rides profondes qui marquent le caractère et séduisent les femmes. Mais De Sica est napolitain et son film, «L'or de Naples», était consacré à sa ville natale. Lorsque la lumière revint, De Sica se pencha d'abord vers Silvana Mangano, puis vers Sophia Loren et leur baissa la main. À cet instant, en lui, le comédien qui doit toujours exprimer trahit l'homme qui doit toujours masquer. Personne ne pouvait s'y tromper: son geste galant était plus des condoléances qu'un hommage. Vittorio, en effet, et ses deux vedettes, victimes d'un malentendu, avaient perdu la partie.

Le public d'un festival est en effet semblable à tous les autres. Il veut bien être surpris, mais après y avoir été longuement préparé. Il s'attendait à ce qu'on lui montre le Naples que l'on voit sur les cartes postales et au cours des voyages de noces. Ce fut un Naples plus secret que De Sica leur présenta dans son film en six sketchs – un Naples sans Vésuve et sans sérénades, mais habité par la mort.

Ainsi, dans un des épisodes, un enfant meurt. Sa mère, terrassée par la douleur, trouve néanmoins la force de lui rendre un dernier hommage en lui offrant le plus beau des enterrements. [...] Ce corbillard peint en blanc, ces dragées que l'on jetait comme à un baptême, ces gamins qui se disputaient pour les ramasser, surprisent et choquent secrètement.

Après cette défaite italienne, le Festival connut une période bucolique. Grâce aux petites nations, il fit l'école buissonnière à travers le monde, en Grèce, en Israël, aux Indes. Pendant de nombreuses années, les petites nations ne furent qu'objets de dérision. On se moquait de leurs techniques périmentées, de leurs scénarios enfantins ou désuets. Les temps ont changé.



Venu en 1962 pour «Léo de 5 à 7» d'Agnès Varda, Jean-Claude Brialy déjeune avec sa marraine de cinéma, qui triomphe dans «Jules et Jim», de François Truffaut.

Aujourd'hui, le jeune cinéma peut lutter à chances égales contre le Goliath de Californie, alors qu'un gouffre sépare leurs budgets. Le film le plus cher du festival est une superproduction américaine : «À l'est d'Éden». Son prix : 2 millions de dollars – soit 600 millions de francs. Mais «La samba fantastique», un hymne à la gloire du Brésil, du réalisateur français Jean Manzon, n'a coûté que 7 millions de francs. Le film grec «Stella», qui se déroule dans d'étranges guinguettes des faubourgs d'Athènes, où les gens du peuple viennent improviser des danses solitaires au son d'une sorte de mandoline nommée bouzouki, coûta 8 millions. Pour tourner ce dernier film, son metteur en scène et scénariste Michael Cacoyannis, un jeune homme noir et frisé comme un pâtre, dut revenir aux époques héroïques du cinéma. Sur un stade d'Athènes, il mêla ses acteurs aux joueurs disputant le match international Grèce-Yougoslavie. L'arbitre, ne s'y retrouvant plus, dut arrêter la rencontre.

Mais les efforts de Cacoyannis furent récompensés.

À Cannes, avec pour seule arme son bagout, il réussit à vendre lui-même – il était trop pauvre pour s'offrir un homme d'affaires – son film à une société américaine et à toucher en acompte un chèque de 10000 dollars.

Car le Festival de Cannes est aussi une bourse où l'on vend de la pellicule, des scénarios, des idées, des projets, des vedettes et des options. C'est même désormais le marché le plus important de la matière cinématographique. En quinze jours, on y échafaude ce qui sera, durant une année entière, la production mondiale.

Tous les gens de cinéma sont là, depuis l'humble courtier qui loue au mois un bureau dans un building des Champs-Élysées, jusqu'au puissant M. Rizzoli, le producteur italien des «Don Camillo». De port en port, il se fait suivre par son yacht, comme d'autres par leur chien. Il ne l'emploie jamais pour voyager. Il a le mal de mer. Mais il s'en sert pour offrir de fastueuses réceptions.

Les affaires se traitent dans les lieux les plus insolites. Ainsi, c'est dans une chambre en rotonde dominant la Croisette, au 5^e étage du Carlton, que Marcel Pagnol et l'auteur anglais Peter Ustinov tombèrent d'accord pour porter à l'écran la pièce de ce dernier : «L'amour des quatre colonels». Dans le hall de ce même hôtel, entre deux plantes vertes et près d'un poste de télévision, le producteur américain Otto Preminger, qui vient d'acheter les droits de «Bonjour tristesse», rencontra Françoise Arnoul, à qui il voudrait confier le rôle de l'héroïne imaginée par Françoise Sagan. Mais c'est sur le sable de la plage que Marcel Achard vendit le scénario qu'il a tiré de sa comédie «Voulez-vous jouer avec moi?» et au bar Martinez que Carol Reed, le metteur en scène du «Troisième homme», et Georges Simenon décidèrent de tourner une œuvre dont Alec Guinness sera la vedette. [...]

LA SUPERPRODUCTION «À L'EST D'ÉDEN» EST LE FILM LE PLUS CHER EN COMPÉTITION : 2 MILLIONS DE DOLLARS

Au Festival, un certain cérémonial précède la projection des films. À l'aide d'un micro et d'un haut-parleur, une voix solennelle et anonyme annonce le nom du pays producteur.

Lorsqu'on entendit, alors que les lumières s'estompaient «La France présente...» et que sur l'écran apparut ce titre : «Du rififi chez les hommes», un léger frisson parcourut la salle. Jules Dassin, son metteur en scène, est homme à déchaîner les tempêtes. Ce jeune maître, au dos un peu voûté, dont le visage mime toujours le mot qu'il prononce, travailla longtemps aux États-Unis où il fit un chef-d'œuvre, «La cité sans voiles». Mais n'ayant pas voulu se plier aux formalités imposées par le maccarthysme, il dut s'expatrier et venir exercer son métier en France. Au cours des premières images, point d'incident. Avec des gestes précis et silencieux de chirurgien, Jean

Suite p. 36

Servais, Robert Manuel, l'Autrichien Carl Möhner et Jules Dassin (le metteur en scène joue lui-même dans son film) percent un plafond, pénètrent dans une bijouterie, étouffent le grelot d'une sonnerie d'alarme, forcent un coffre-fort avec un «ouvre-boîte» perfectionné. Une seule interruption: le maire de Cannes s'écrie: «Eh bien! C'est bon à retenir!»

[...] Et la scène finale, la longue course de Jean Servais, blessé à mort, à travers Paris, au volant d'une voiture, ayant à ses côtés un enfant insouciant, est longuement acclamée.

De toutes les œuvres sélectionnées par les Américains, pour concourir à Cannes, «Marty» était la plus modeste. Ce film n'a coûté que 350000 dollars (100 millions de francs), le prix, en France, d'une production moyenne. Ses vedettes, Betsy Blair et Ernest Borgnine, n'avaient jusqu'alors joué que des rôles secondaires. Son scénario n'est pas signé d'un nom célèbre et il n'aurait probablement jamais été présenté à l'écran s'il n'avait obtenu un grand succès comme émission de télévision. Malgré la médiocrité de ses moyens, «Marty» réussit à surprendre les spectateurs blasés de Cannes en leur faisant découvrir un New York qu'ils ne soupçonnaient pas, un New York aussi déconcertant qu'une ville secrète de l'Inde ou qu'un village perdu de l'Afrique. Les appartements qui servent de décor à «Marty» ressemblent à nos loges de concierge. De leurs plafonds pendent des suspensions ventrues. Leurs murs sont recouverts d'affreux papiers à fleurs. Les évier de leurs cuisines sont crasseux et ébréchés.

Marty est garçon boucher dans le quartier du Bronx. Sa mère voudrait qu'il se marie. Hélas! Il ne plaît pas aux filles et c'est là son chagrin secret. Un samedi soir, son camarade Angie lui offre d'aller danser dans une boîte de la 72^e Rue. Marty hésite: «Deux heures de métro, c'est long!» Il s'y rend cependant et Marty rencontre Clara. Elle est institutrice. Elle non plus ne sait pas séduire. Ils s'aimeront.

«Marty» aurait pu n'être qu'une œuvre charmante. Il fera date dans l'histoire du cinéma parce qu'il est le premier film ayant subi l'influence de la télévision.

L'intimité des lieux où l'on regarde les émissions télévisées lui a imposé un ton juste et mesuré et l'a débarrassé de toute convention. Les règles, même les plus établies, ont été écartées. [...] Et le public n'en fut pas choqué. Mieux, il fut ravi et, depuis l'ouverture du Festival, pour la première fois, on parla d'un éventuel Grand Prix. [...]

LES SOVIÉTIQUES SORTAIENT DU PALAIS, RAIDES COMME DES HUSSARDS, PÂLES COMME DES NOYÉS

Mais, deux jours plus tard, «Marty» affrontait un redoutable adversaire, l'espérance de la sélection soviétique, le film-ballet «Roméo et Juliette». Scénariste: Shakespeare; musique: Prokofiev. La journée commença, le mieux du monde, par un déjeuner offert par le comité du Festival à la délégation russe, à Eden-Roc, la plage des milliardaires.

Les Soviétiques ne semblaient pas se formaliser de ce voisinage. Durant tout le repas, ils furent gais comme des jeunes gens en vacances. Ils apprirent même à leurs hôtes à trinquer selon la tradition moscovite. On choqua le verre et on s'écria: «Que Dieu m'en donne un autre!» Deux heures plus tard, ces mêmes convives sortaient du Palais des Festivals raides comme des hussards, pâles comme des noyés, le visage tiré comme s'ils venaient de s'entendre condamner par un conseil de guerre.

«Roméo et Juliette» avait succombé sous les coups d'Israël.

Ce n'avait pas été un complot. Seulement une fâcheuse rencontre. Le ballet shakespeareen avait été précédé d'un documentaire israélien de longue durée: «Les trésors de la mer Rouge», projeté sur un grand écran panoramique.

Et, lorsque la toile s'était rétrécie pour recevoir les images de «Roméo et Juliette», le public avait éprouvé un malaise. Malgré les

prouesses chorégraphiques de la grande danseuse Oulanova, le film avait paru étriqué.

Pendant la projection, d'instant en instant plus décevante, deux spectateurs se réjouissaient, deux citoyens des États-Unis. Ce n'était pas une haine politique qui les habitait, mais le seul amour de leur métier. M. Fabian est venu en Europe défendre le Cinérama, qui exige un écran incurvé, trois cabines de projection et trente-huit haut-parleurs disséminés sur la scène et dans la salle. M. Todd, son concurrent, a donné son nom à un autre procédé qui ne réclame que deux projecteurs. Depuis le début du Festival, Fabian et Todd ne cessaient de proclamer la mort du cinéma sur écran normal. Et l'échec de «Roméo et Juliette» justifiait leurs prévisions.

LORSQUE LA CHALEUR DEVINT INSUPPORTABLE, LES JURÉS ABANDONNENT LEURS SOULIERS VERNIS

Samedi: pour la première fois depuis le début du Festival, les membres du jury – qui comprend cette année cinq étrangers: la vedette italienne Isa Miranda, le dialoguiste anglais Mosley, le réalisateur russe Ioutkevitch, le metteur en scène américain Litvak, le metteur en scène suisse Lindtberg qui tourna «La dernière chance», le scénariste espagnol Bardem, qui est l'auteur de «Bienvenue Mr Marshall» – se sont réunis dans une salle du Palais sous la présidence de Marcel Pagnol.

On a peu parlé des films, mais on a évoqué un certain nombre d'incidents. Le plus grave, à coup sûr, était l'incident japonais. M. Nagada, producteur de Tokyo, a été comblé par les festivals, qu'ils soient français ou italiens. Venise a découvert «Rashomon». Cannes, l'an dernier, a couronné sa «Porte de l'enfer».

Cette année, la chance lui fut moins favorable, à moins que ses films ne fussent pas de la même valeur. «Les amants crucifiés» furent mal accueillis. Dans un des plus grands quotidiens de Tokyo, M. Nagada écrivit un article qui portait ce titre concis et sans équivoque: «Je hais la France.» Notre ambassadeur prévint aussitôt le Quai d'Orsay de demander au comité du Festival de retirer le second film présenté par M. Nagada: «La princesse Sen». Il fut remplacé par une autre œuvre japonaise: «Calendrier de femmes» («Onna no koyomi») dont l'action se déroule de nos jours au Japon.

Chaque festival obéit à un rite. Par tradition, sa seconde semaine est consacrée aux grandes vedettes et aux pronostics. Cannes vit arriver l'éclatante Esther Williams et la discrète Grace Kelly, tandis que sur la Croisette se formaient des groupes. Des listes portant les noms des hypothétiques vainqueurs circulaient de doigts en doigts.

Dans la salle du Palais, les juges sont logés au balcon, près du plafond grenat et loin des bouches d'aération.

Aussi, parfois, lorsque la chaleur ne devenait pas trop insupportable, Marcel Pagnol, Marcel Achard et Isa Miranda profitaient-ils de l'obscurité pour abandonner un instant leurs escarpins vernis ou leurs souliers du soir. Ce geste discret avait une signification. Il indiquait que sur l'écran le film projeté était quelque peu ennuyeux et, si on avait pu discerner dans l'ombre le jeu silencieux des chevilles glissant hors de leurs carcans, on aurait suivi de minute en minute les péripéties de la compétition. Durant la seconde semaine les escarpins valsèrent beaucoup, car cette seconde semaine fut celle de la désillusion.

On assista à la défaite du film soviétique: «Une grande famille», de «Vivre un grand amour» que l'on a tiré d'un roman de Graham Greene, «La fin d'une liaison», de «L'enfant et la licorne», mis en scène par Carol Reed.

De ces naufrages, deux survivants seulement: un acteur soviétique et barbu, Loukianov, et une jolie femme, Deborah Kerr, vedette de Graham Greene.



Moment de détente pour l'équipe du film « Cent mille dollars au soleil » : Henri Verneuil fume la pipe, tandis que Lino Ventura, Jean-Paul Belmondo et Reginald Kernan prennent du bon temps sur des transats. Françoise Verneuil, Odette Ventura, Élodie Belmondo et Andréa Parisy restent auprès de leurs époux. Sur le matelas pneumatique, Michel Audiard.

Au douzième jour de l'épreuve les bookmakers improvisés pouvaient donner comme favoris du Grand Prix « Marty », du Prix de la mise en scène « Du rififi chez les hommes », du Prix d'interprétation féminine Deborah Kerr et Betsy Blair, du Prix d'interprétation masculine Loukianov.

Et puis, d'un seul coup, toutes ces prévisions furent emportées au vent d'une surprise. Lorsque le public voulut acclamer l'acteur qui avait obtenu le plus de succès, il ne le trouva pas. On dut le chercher et on le découvrit accroupi dans le hall d'entrée, jouant aux billes avec les lampes brûlées que les photographes avaient jetées sur le seuil.

PABLITO CALVO EST À L'ÂGE DES PLAISIRS ET DES JEUX : IL N'A PAS 7 ANS ET TRIOMPHE DANS « MARCELIN... »

Ne soyons pas étonnés : Pablito Calvo est encore à l'âge des plaisirs et des jeux, il n'a pas 7 ans. Il n'en a pas moins triomphé sur l'écran dans le film espagnol « Marcelin, pain et vin ».

Un matin, le frère portier d'un couvent espagnol de franciscains trouve un nouveau-né abandonné devant le portail. Sa confrérie l'adopte. Il grandit parmi les moines. A 5 ans, c'est un garçon robuste et éveillé. Un seul coin du couvent lui reste interdit, le grenier. Marcelin, poussé par la curiosité, désobéit un jour. Parmi les faux et les fourches, il découvre un grand Christ.

Le lendemain et les jours suivants, Marcelin retourne au grenier. Peu à peu, il se lie d'amitié avec le Christ qu'il s'habitue à considérer comme un être humain. Il lui parle, lui apporte du pain, du vin dérobé aux moines. Le Seigneur accepte ces dons avec gratitude et, pour récompenser Marcelin, lui demande d'exprimer son plus grand désir. Marcelin veut par-dessus tout retrouver sa mère. Elle est morte et au ciel. Marcelin sera exaucé, il ira la rejoindre.

Lorsque Pablito, après la projection, quitta le palais, le public, ne voyant pas encore l'enfant perdu au milieu de la foule, continuait de le réclamer. Alors son metteur en scène Ladislao Vajda, le visage ruisselant de larmes, le hissa sur ses épaules.

Les membres du jury regagnaient leur hôtel par groupes, le front soucieux, s'arrêtant à chaque pas pour discuter. Pour la première fois depuis l'ouverture du Festival, le jury était divisé. Un clan réclamait le Grand Prix pour « Marcelin... », l'autre défendait « Marty » en reprochant au film espagnol d'être une œuvre de propagande catholique.

Il faut en convenir : Dieu n'a pas eu une bonne presse au Festival, il se fit siffler à la fin de « Vivre un grand amour » lorsque le héros de Graham Greene annonça qu'il croyait et qu'il se convertissait.

Avant la proclamation de clôture, le film américain tiré d'un roman de Steinbeck « À l'est d'Éden » révélait un nouvel acteur : James Dean, hier le créateur à Broadway de « L'immoraliste » d'André Gide. Les critiques américains voient en lui le rival de Marlon Brando. Quant au « Dossier noir » de l'avocat Cayatte, c'est un bouleversant plaidoyer pour une réforme de la justice.

C'est un film hors Festival qui clôt le Festival : « Carmen Jones ». Tel est le dernier paradoxe de Cannes, où l'art, pendant quinze jours, a joué à cache-cache avec les affaires.

En plus de celles qui se traitent entre les hôtes du Festival, il y a l'affaire que constitue le Festival en lui-même pour les producteurs des films sélectionnés.

Même non primés, ils échappent aux réglementations sur les films étrangers. Ils sont admis en plus du quota, et les bénéfices réalisés peuvent être rapatriés sans passer par l'office des changes. Gain : 400 000 dollars en moyenne.

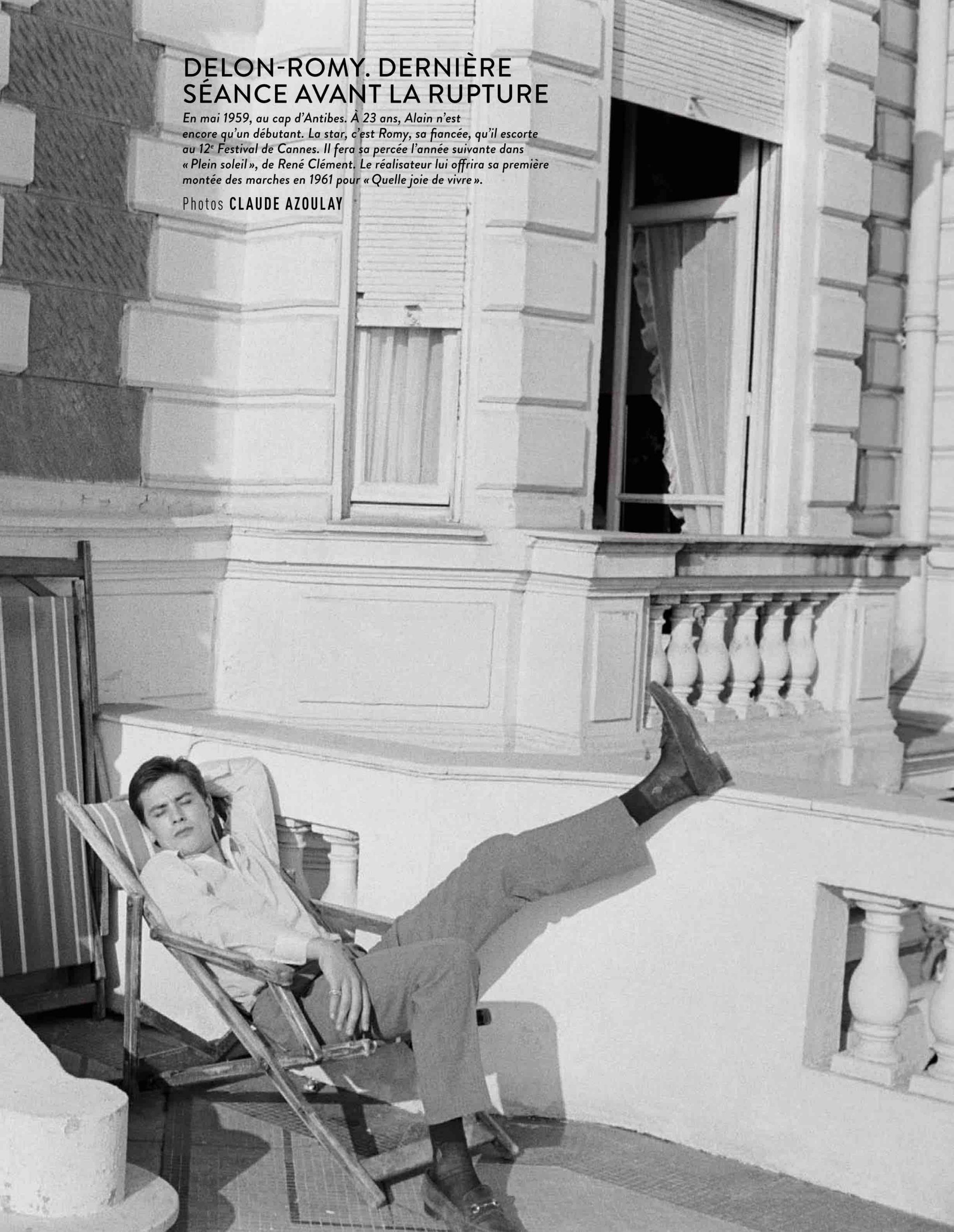
Ainsi, au Festival de Cannes, même les perdants auront gagné. ■ Guillaume Hannoteau



DELON-ROMY. DERNIÈRE SÉANCE AVANT LA RUPTURE

En mai 1959, au cap d'Antibes. À 23 ans, Alain n'est encore qu'un débutant. La star, c'est Romy, sa fiancée, qu'il escorte au 12^e Festival de Cannes. Il fera sa percée l'année suivante dans « Plein soleil », de René Clément. Le réalisateur lui offrira sa première montée des marches en 1961 pour « Quelle joie de vivre ».

Photos CLAUDE AZOULAY





C'ÉTAIT ENCORE LE TEMPS OÙ LES ACTRICES POSAIENT EN LIBERTÉ

MONICA VITTI. *Actrice et jurée, la consciencieuse Italienne lit tout dans son lit : scénarios, romans et presse du jour. En vain, la muse de Michelangelo Antonioni claquera la porte du Festival. Mai 68 oblige. Elle reviendra en 1974.*

Photo JACK GAROFALO



URSULA ANDRESS. *Pause-café dans sa chambre d'hôtel du Carlton. «James Bond 007 contre Dr. No» lui a valu le Golden Globe de la révélation féminine de l'année 1964 et fait d'Ursula Andress la star du 18^e Festival de Cannes.*

Photo CLAUDE AZOULAY

LET'S DANCE. LES PLUS GRANDS ASSURENT LE SPECTACLE

JEAN-PIERRE CASSEL. *Artiste complet, il savait jouer la comédie, chanter et danser. En 1960, l'acteur improvise un numéro de claquettes sur la table du restaurant de la Mère Terrats à La Napoule.*

Photos FRANÇOIS GRAGNON





GENE KELLY. Sous l'œil amusé de Benno Graziani, le photographe des stars, l'acteur américain fait le spectacle sous le soleil de Cannes. En 1959, Gene Kelly oublie ses obligations de membre de jury du Festival, le temps d'une chansonnette.

LES AMUSEURS FONT LE SHOW SANS FILTRE

JERRY LEWIS. Le roi du gag se fait faire une beauté dans sa chambre d'hôtel. Il veut être à la hauteur de la folie qui règne sur cette édition 1967 : l'arrivée de Brigitte Bardot au Palais des festivals a déclenché une véritable émeute.

Photo JEAN-CLAUDE SAUER



BOURVIL, TERRY-THOMAS ET LOUIS DE FUNÈS. Les trois vedettes de « La grande vadrouille » font les pitres. Le 10 mai 1966, Terry « Big moustache » Thomas échange son costume avec Louis de Funès et Bourvil lors de la projection spéciale du film de Gérard Oury.

Photo GILBERT TOURTE

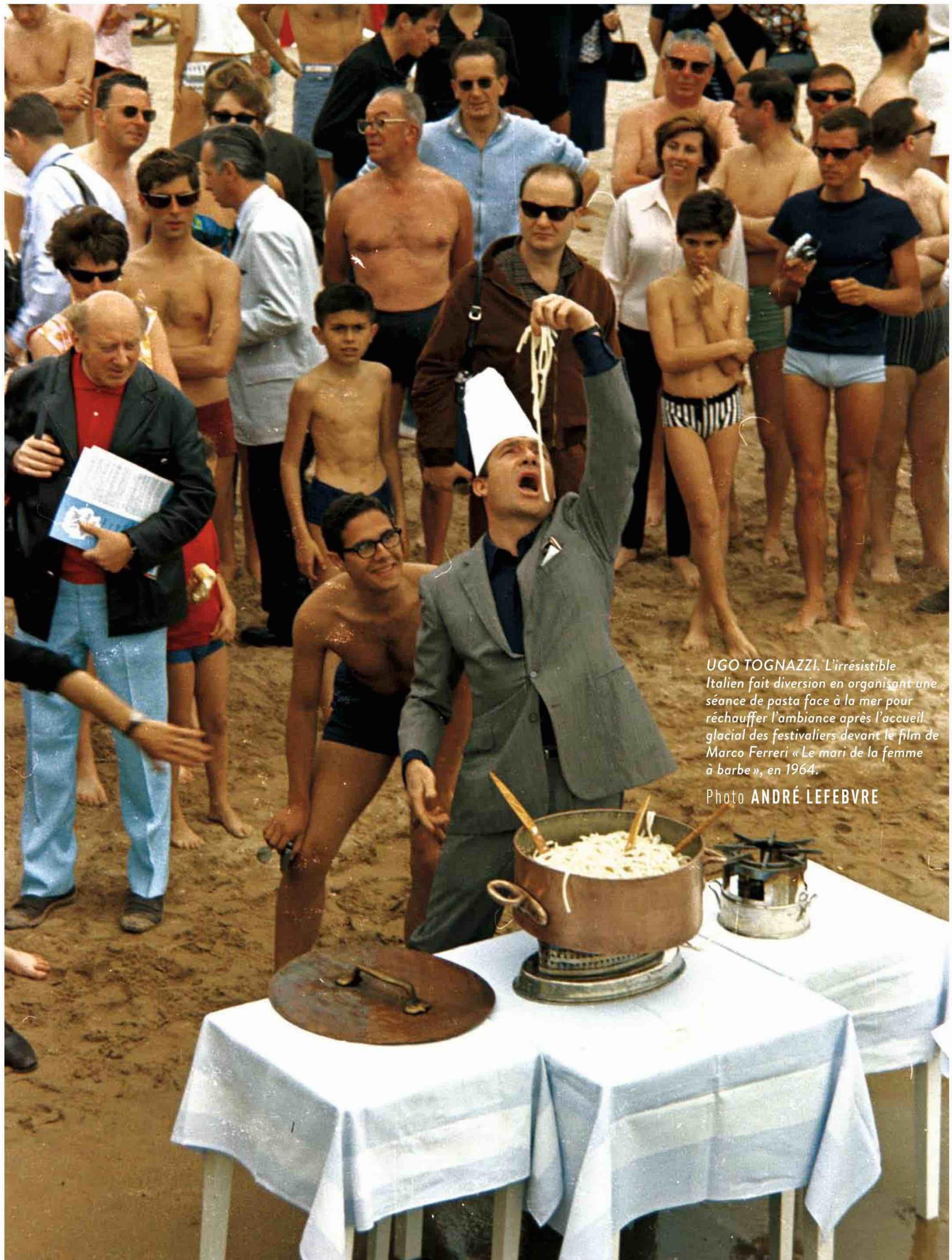


ENTRE RITUEL DU DÉJEUNER OU FOLIE FAÇON CAMPING

TIPPI HEDREN. Assise seule au restaurant du Carlton, la nouvelle héroïne d'Alfred Hitchcock choisira-t-elle de la volaille en hommage aux « Oiseaux » ? Le film est présenté en avant-première mondiale au Festival de Cannes 1963.

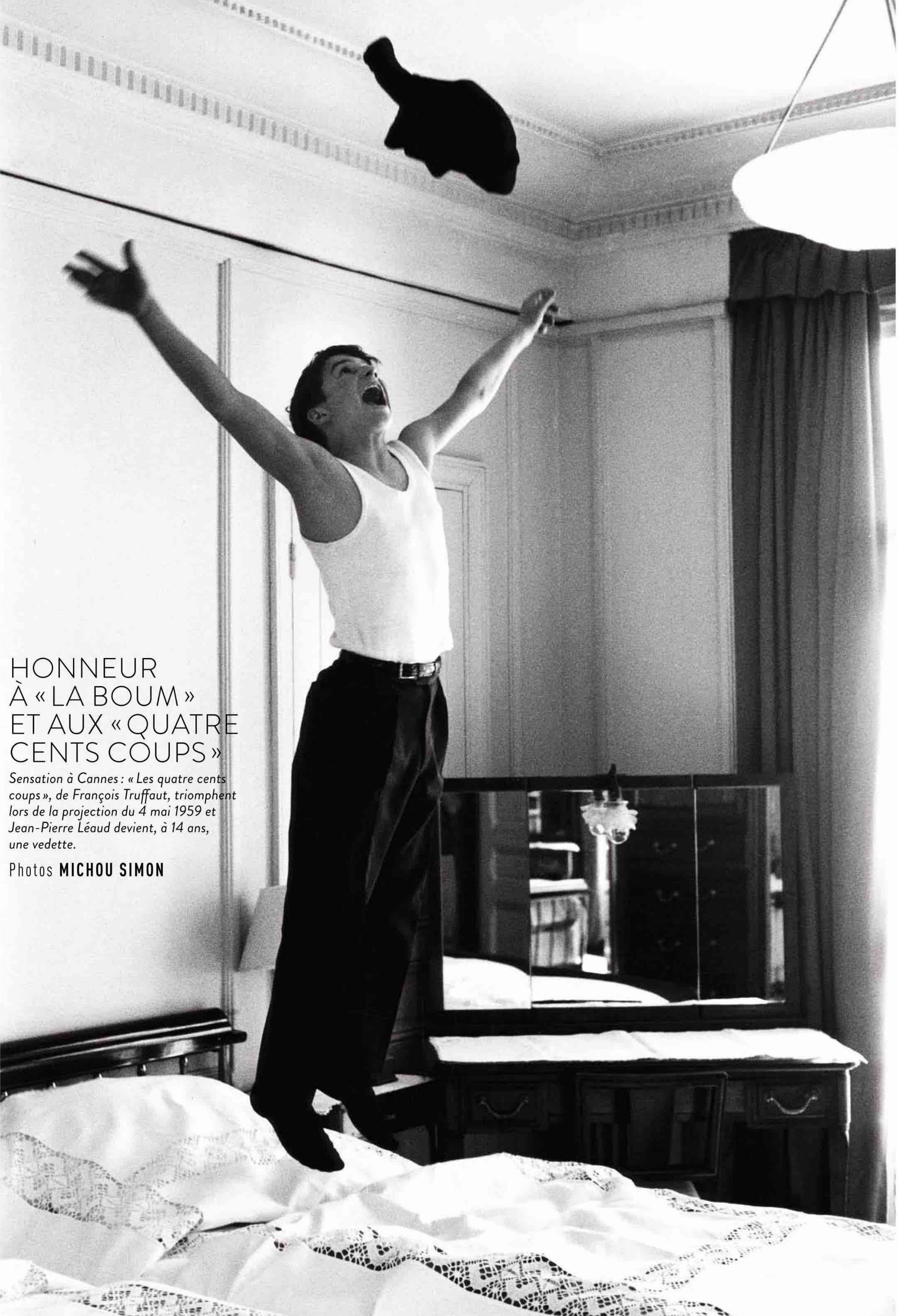
Photo FRANÇOIS GRAGNON





UGO TOGNAZZI. L'irrésistible Italien fait diversion en organisant une séance de *pasta* face à la mer pour réchauffer l'ambiance après l'accueil glacial des festivaliers devant le film de Marco Ferreri « *Le mari de la femme à barbe* », en 1964.

Photo ANDRÉ LEFEBVRE

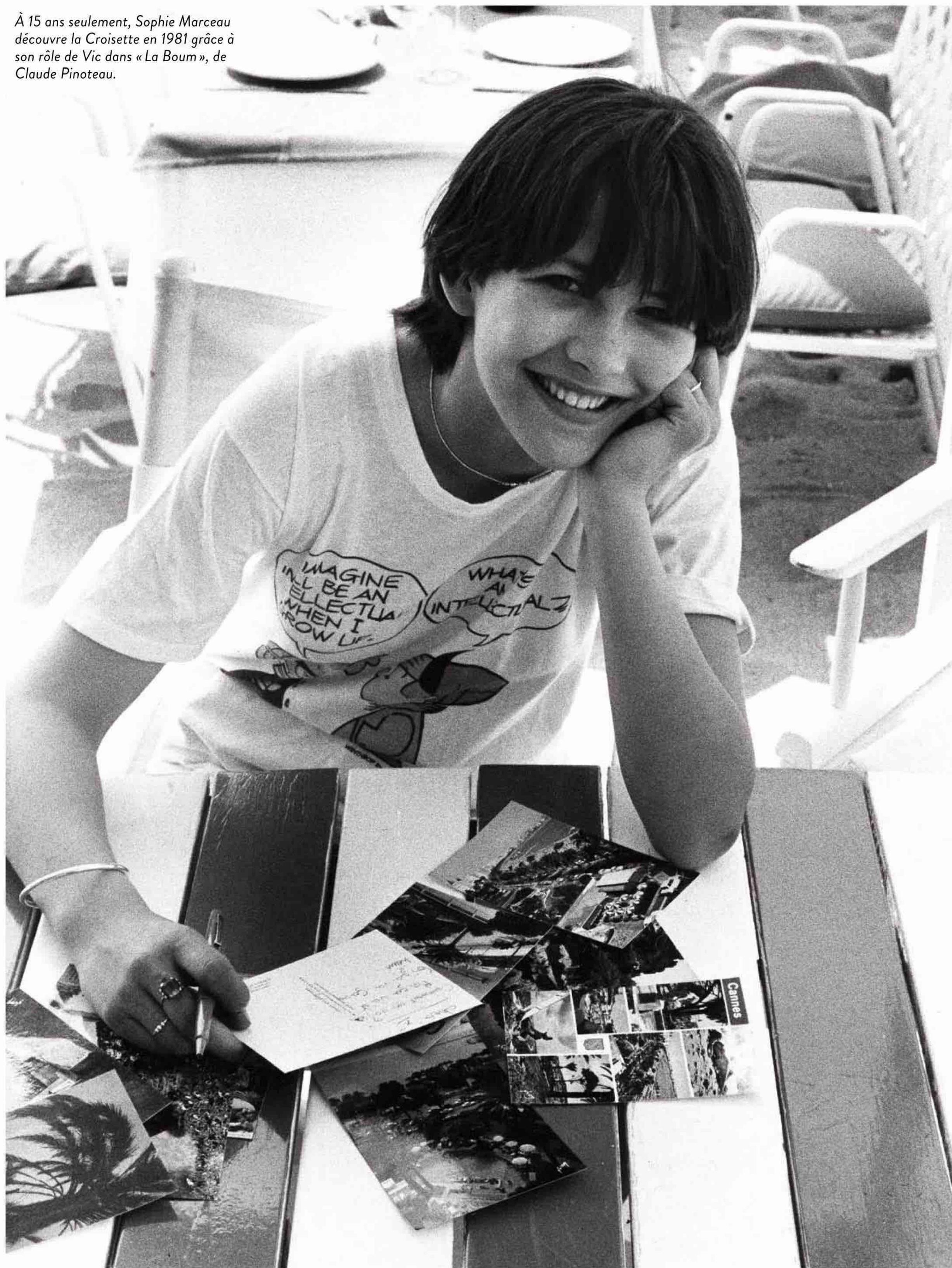


HONNEUR
À « LA BOUM »
ET AUX « QUATRE
CENTS COUPS »

Sensation à Cannes : « Les quatre cents coups », de François Truffaut, triomphant lors de la projection du 4 mai 1959 et Jean-Pierre Léaud devient, à 14 ans, une vedette.

Photos **MICHOU SIMON**

À 15 ans seulement, Sophie Marceau découvre la Croisette en 1981 grâce à son rôle de Vic dans « La Boum », de Claude Pinoteau.







LES ANNÉES 1950 SIGNENT L'ÈRE BARDOT

Les deux Brigitte ensemble sous le casque de séchage du coiffeur de la Croisette. En 1955, Bardot n'est pas encore BB, la star planétaire de « Et Dieu... créa la femme », mais elle a emmené Clown, son cocker, pour la plus grande joie de Brigitte Fossey.

Photo JACK GAROFALO & MICHOU SIMON

Brigitte Bardot

«MES ANNÉES CANNOISES»

Bn 1953, l'année de mes 19 ans, j'ai affronté pour la première fois le Festival de Cannes et sa mythologie. J'accompagnais Vadim qui devait interviewer Leslie Caron pour Paris Match. Leslie et moi avions travaillé chez Kniazeff. Je la retrouvais en star internationale pour avoir été la partenaire de Gene Kelly dans «Un Américain à Paris». Nous étions comme deux sœurs, complices, un peu semblables par notre morphologie.

À Cannes, je gravissais péniblement les premiers degrés d'une échelle sans fin, me laissant photographier en bikini à fleurs, sur la plage du Carlton, par la presse locale et les touristes. Une starlette parmi d'autres. Consciente de ma médiocrité, je mesurais ainsi le chemin qu'il me faudrait parcourir pour arriver, un jour, à une célébrité

égale à celle de Leslie. En attendant, devant les objectifs, Kirk Douglas jouait avec mes mèches brunes pour s'en faire des moustaches !

En ce mois d'avril 1953, les navires de l'US Navy mouillaient en baie de Cannes. Le commandant du porte-avions, navire amiral de la flotte, décida d'organiser une «party» en l'honneur des vedettes américaines présentes au Festival. Mel Ferrer, Lana Turner, Gary Cooper, Kirk Douglas, Leslie Caron étaient de la fête. Je suivis Vadim et Michou Simon, le photographe de Paris Match, qui, quarante années durant, allait être mon ami et voisin à Saint-Tropez. Sur le porte-avions, l'accueil fut triomphal. Cachée derrière Vadim, intimidée, je regardais ce spectacle inattendu et chaleureux. C'est alors que le commandant vint vers moi pour m'attirer au milieu du pont d'envol, en me demandant mon nom pour me présenter à son équipage. «That's Brigitte!» Que faire ? J'ai levé les bras en criant : «Hello, men !» Une clameur tomba des coursives et rebondit sur le pont tandis que les marins, en signe d'enthousiasme, lançaient en l'air leurs bobs blancs. Certains me soulevèrent, et je fus portée en triomphe par des centaines de beaux mecs qui scandaient : «Bridget ! Bridget !»

Ils ignoraient qui j'étais, puisque je n'étais rien. Mais il se passait quelque chose d'indéfinissable entre eux et moi, comme un tilt prémonitoire. Ils acclamaient la seule inconnue du Festival ! Quelques années plus tard, ce sont les Américains qui me rendirent célèbre en découvrant «Et Dieu... crée la femme». Cannes a servi de cadre, en 1953, au début d'une histoire qui aurait pu s'appeler «Cendrillon et les marins du porte-avions».

Dans les années 1960, le rendez-vous au Festival de Cannes était incontournable pour le monde du cinéma. Il était différent, tellement plus joyeux que celui d'aujourd'hui où chaque geste est réglé à la seconde près ! Mon époque était celle où régnait la spontanéité, la folie des soirées, les caprices des stars. La montée des marches de l'ancien palais, véritable temple de cette fête païenne, devenait un événement à chaque minute. Le Festival des années 1960 avait ses rituels et ses codes, ses grands chapitres d'improvisation. C'était le festival de Favre le Bret, son président. C'était la capitale mondiale du cinéma qui faisait accourir des États-Unis les monstres sacrés, ces immenses stars qui avaient pour noms Fred Astaire, Cary Grant, Errol Flynn, Gary Cooper, James Stewart. Sans oublier Grace Kelly, que la gamberge d'un photographe de Paris Match, en provoquant une rencontre inopinée avec le prince Rainier, fera devenir princesse de Monaco.

C'est aussi à cette époque que la célébrité m'a frappée de plein fouet à travers «Et Dieu... crée la femme». Ces personnages



inaccessibles, les stars, devinrent mes voisins, parfois mes complices, rarement mes amis. Le monde professionnel des salles obscures et de l'écran blanc m'ouvrait les bras pour le meilleur et quelquefois pour le pire.

Cinquante-cinq ans plus tard, des images de l'ancien Festival flottent en désordre dans ma mémoire. Je revois la jeune Brigitte de 1955 reçue par le grand Picasso dans son atelier de Vence, admirative, découvrant l'harmonie de sa main sur la céramique et la toile. Un an plus tard, c'est la rencontre avec François Mitterrand, alors garde des Sceaux, et avec la grande Edwige Feuillère. C'est, un peu plus tard encore, la blondeur de Kim Novak qui triomphe dans «Sueurs froides», le film d'Alfred Hitchcock.

Ce sont l'Aga Khan et la bégum qui m'attendent en vain pour le dîner, car j'ai eu une panne d'oreiller! C'est un autre repas partagé cette fois, avec Marcel Pagnol et Marcel Achard, et présidé par Olivia de Havilland. C'est Louis Malle qui reçoit la Palme d'or pour «Le Monde du silence», qu'il a coréalisé avec Cousteau. Louis me dirigera neuf ans plus tard avec Jeanne Moreau, au Mexique, dans «Viva Maria!». Plus naturellement, c'est une Brigitte en pull marin, un perroquet bavard sur le doigt, devant l'entrée du Carlton. Mille photos, mille sourires, parfois forcés, et quelques bonheurs qui arrêtent le temps. C'est aussi Paris Match et ses reporters, devenus des petits frères à Cannes ou ailleurs. Nos routes furent parallèles durant tant d'années! J'étais leur petite fiancée...

En 1957, après le succès de «Et Dieu... créa la femme», j'achevais de tourner «Une Parisienne», avec Henri Vidal et Charles Boyer, aux Studios de la Victorine à Nice. Le Festival de Cannes devait débuter une semaine plus tard. Francis Cosne, le producteur, me harcelait cent fois par jour au téléphone, me suppliant de m'y rendre, affirmant qu'il était indispensable pour le film que la presse me voie, m'interviewe, me photographie. Sachant ce qui m'attendait sur la Croisette, je refusai net, décrétant que si les journalistes du Festival voulaient me voir, ils n'avaient qu'à se déplacer pour me rencontrer à Nice. Je les attendrais! Lancé comme une boutade, le piège s'est refermé sur moi. C'est par cars entiers qu'ils sont arrivés, les Anglais, les Italiens, les Américains, les Allemands, les Espagnols, les Français. Je n'en revenais pas! Mais avant d'en revenir, il fallait encore y aller. J'ai décidé de prendre l'affaire à la rigolade. C'est ainsi que je me suis cachée dans une caisse de fruits vide. Deux machinos l'ont portée dans la salle prévue pour la conférence de presse. Et vlan! Je suis sortie comme un diable de ma boîte, les bras levés, en jean et tee-shirt, hurlant de rire, face à cent cinquante journalistes interloqués et hilares. Ils s'attendaient à voir une star prétentieuse, maquillée, coiffée, enroulée de satin, avec sa suite servile. Ce fut tout le contraire. Un moment merveilleusement amical. Ils m'ont vue telle que j'étais, que je suis et que je resterai. Nous avons trinqué, ri ensemble. En anglais, en italien, en espagnol et en français, j'ai répondu à toutes leurs questions. Je les ai aimés, et eux aussi m'ont aimée à cet instant. J'en suis sûre.

Au Festival de Cannes, à cette époque, la décontraction n'existe pas. Sophia Loren et Gina Lollobrigida n'apparaissaient en public qu'en robe du soir, seins et diamants en avant, fourrures et Rolls complétant l'ensemble. Je ne suis jamais entrée dans le système de Cannes, je déteste suivre les sentiers battus. Quant à la mode, je m'assieds dessus. Ce que je sais, c'est que jusqu'à aujourd'hui, j'ai été la seule au monde pour qui le Festival de Cannes se soit déplacé.

C'est seulement une décennie plus tard que je devais revivre le Festival du cinéma. Mon mari, Gunter Sachs, avait produit avec Gérard Leclerc un documentaire animalier tourné au Kenya, «Batouk». Depuis deux ans, ce film croupissait dans la cave de sa mai-



Mai 1967 : la folie BB est à son apogée. Après une décennie d'absence, l'actrice revient à Cannes aux bras de son mari Gunter Sachs et provoque une véritable émeute à son arrivée.

son. Il décida de le présenter hors compétition au prochain Festival, en mai 1967, en insistant pour que je l'y accompagne. Je compris qu'il comptait sur moi et sur la promesse de ma présence au Festival pour s'assurer l'approbation unanime des organisateurs. Redoutant la «bardolâtrie» intempestive de l'époque, j'ai catégoriquement refusé. «Madame, me répondit Gunter, si vous n'acceptez pas, je divorce!» Je le fis attendre des semaines, mais il resta intransigeant : soit j'acceptais de venir à la soirée de clôture, soit nous cessions définitivement de nous voir.

Vêtue d'un smoking noir de chez Bouquin et d'un chemisier romantique, j'allais vivre un des pires cauchemars de ma vie publique. Ce ne fut pas une soirée de gala à Cannes, mais une soirée d'hystérie collective. Une émeute mondaine m'agressa dès ma sortie de voiture. En tentant de maintenir un sourire d'usage au bras de mon mari, peu rassurée, j'ai dû faire face à une foule déchaînée. La vague déferla, tel un tsunami humain dans le hall de l'ancien palais. Écrasés, piétinés, assourdis par les hurlements, étouffés par une pression constante des forces de l'ordre qui avaient pour mission de me protéger, il nous fallut presque une heure pour gravir les quarante marches. On releva plusieurs blessés, dont Jean-Claude Sauer de Paris Match. Gunter, blême de peur, comprenait enfin les raisons de mes réticences. Louis Malle avait imaginé la même scène d'hystérie dans «Vie privée». Six après, elle venait de se dérouler pour de bon! «Batouk» fut accueilli poliment. Sur scène, je remis une médaille au grand Michel Simon pour l'ensemble de sa carrière. Ce fut ma dernière apparition au Festival de Cannes, où je ne remis jamais les pieds. La petite starlette inconnue, qui posait en Bikini sur la plage du Carlton en 1953, était devenue si célèbre que le monde entier la désignait par ses initiales.

Aujourd'hui, au soir de mon existence, réfugiée dans ma Madrague, proche de Cannes par la route et bien loin de son Festival par le cœur, je consacre mon quotidien à ma fondation pour la protection animale en méditant cette phrase de La Rochefoucauld : «Il est un temps pour réussir dans la vie, et un autre pour réussir sa vie». ■

1992, LE CHOC « BASIC INSTINCT ». PRÉSENTÉ EN OUVERTURE ET EN COMPÉTITION, SOUS LA PRÉSIDENCE DE GÉRARD DEPARDIEU, LE FILM PROPULSE SON HÉROÏNE AU RANG DE SEX-SYMBOL MONDIAL. INTERVIEW TORRIDE DE SON ACTRICE PRINCIPALE

Sharon Stone

«Faire rêver les hommes est facile, le plus dur est de les garder»

Interview DANY JUCAUD

Paris Match. Il y a quelques mois, vous me disiez qu'il était important pour l'actrice que vous êtes de créer l'image d'une femme désirable. Vous devez être comblée. Avec la présentation et la sortie de «Basic Instinct», tous les hommes rêvent de coucher avec vous!

Sharon Stone. Vous n'avez pas quelques adresses à me donner? Je ne me suis jamais sentie aussi seule. Il n'y a rien de plus déprimant que de savoir que tout le monde a envie de coucher avec vous et de vous retrouver, le soir, seule dans votre lit. Faire rêver les hommes, c'est facile. Le plus dur est de les garder.

Dans ce film, vous avez trois orgasmes en cinq minutes. Ce n'est pas évident pour un homme d'être à la hauteur.

Croyez-moi, c'est aussi excitant que de faire un cours de gymnastique.

Beaucoup d'actrices ont refusé ce film à cause de scènes érotiques explicites. Pourquoi avoir accepté: par défi ou par provocation?

On fonctionne sur deux émotions: la peur et l'amour. Mon amour pour mon travail et la chance que cela me donnait ont été plus forts que ma peur de l'échec et la crainte du scandale.

Dans la vie, vous servez-vous de votre sexualité comme d'une arme pour obtenir ce que vous voulez?

Disons plutôt comme d'un instrument. Il n'y a pas de honte à utiliser sa féminité. Nous vivons dans un monde d'hommes. Je me sens leur égale, mais je pense que les femmes ont fait une erreur en voulant leur ressembler. On les a castrés et ils ont pris la fuite. Les vrais hommes sont des spécimens en voie de disparition.

Vous m'avez dit un jour que vous aimiez les hommes dont le cerveau est plus grand que le sexe. Etes-vous toujours du même avis?

Oui. Mais un grand sexe ne m'a jamais dérangée. J'ai toujours dit qu'il fallait qu'un homme ait des couilles de la taille du New Jersey pour vivre avec moi car je suis infernale.

Catherine, votre personnage dans «Basic Instinct», est bisexuelle. Dans la vie, partagez-vous ce goût?

J'adore les hommes, mais si c'était à refaire, je serais lesbienne. Les hommes me laissent perplexe. Je ne sais pas pourquoi, mais ils me ressentent toujours comme une menace, alors que je n'ai aucun problème avec les femmes. Je ne comprendrai jamais pourquoi, dès l'ins-

tant où vous couchez avec un homme, les problèmes commencent.

Chacun reconnaît votre talent, mais tout le monde sait que, sur les tournages, vous êtes une véritable emmerdeuse. Pourquoi?

Paul Verhoeven et Michael Douglas avaient des idées bien précises sur ce que devaient être les scènes de sexe. Rien n'aurait pu les faire changer d'avis. J'ai essayé mille fois de donner mon point de vue. Ils en ont déduit que j'étais difficile à vivre. Dès que j'ouvrerais la bouche ils me disaient de me taire. Au bout d'un moment, j'ai décroché.

À quoi pensiez-vous pendant les scènes d'amour?

A ma liste de courses au supermarché. A déposer mes vêtements chez le teinturier. De temps en temps, je me disais qu'il fallait trouver un bon angle pour avoir l'air le mieux possible. C'était une aventure dans la stupidité.

Vous est-il arrivé, après coup, de regretter d'avoir fait ce film?

Dans une scène, Paul Verhoeven m'a demandé de retirer mes dessous car ils étaient blancs et reflétaient la lumière. J'ai accepté parce que c'était dans le script. Il m'a dit que c'était filmé dans l'ombre et qu'on ne verrait rien. En projection, devant une vingtaine de personnes, j'ai découvert qu'on voyait mon sexe. Mon ego a pris un terrible coup. C'était, pour Paul, le moyen de montrer qu'il me contrôlait. Je regrette d'avoir été aussi naïve.

Comment sentez-vous le regard des hommes sur votre corps: comme un plaisir ou comme un viol?

Dans le viol, il y a l'idée de non-consentement, d'abus, de violence. Moi j'ai accepté d'être nue, de jouer une femme qui se sert de sa nudité comme d'un pouvoir. Ce qui m'effraie, c'est que les gens sont beaucoup plus concernés par ma constante nudité que par le fait que je commette des meurtres en série.

Qu'est-ce qui vous choque le plus aujourd'hui?

La cruauté. Le fait que l'on puisse montrer mon entrejambe au cinéma et que cela ne soit pas censuré alors qu'il est hors de question de montrer le sexe de Michael Douglas. Pourquoi? Cela prouve simplement, une fois de plus, qu'on vit dans un monde d'hommes. Chaque fois qu'on peut montrer une femme comme un objet sexuel, on le fait. Chaque fois, on fait un pas en arrière. Je regrette d'avoir participé à cette entreprise. ■



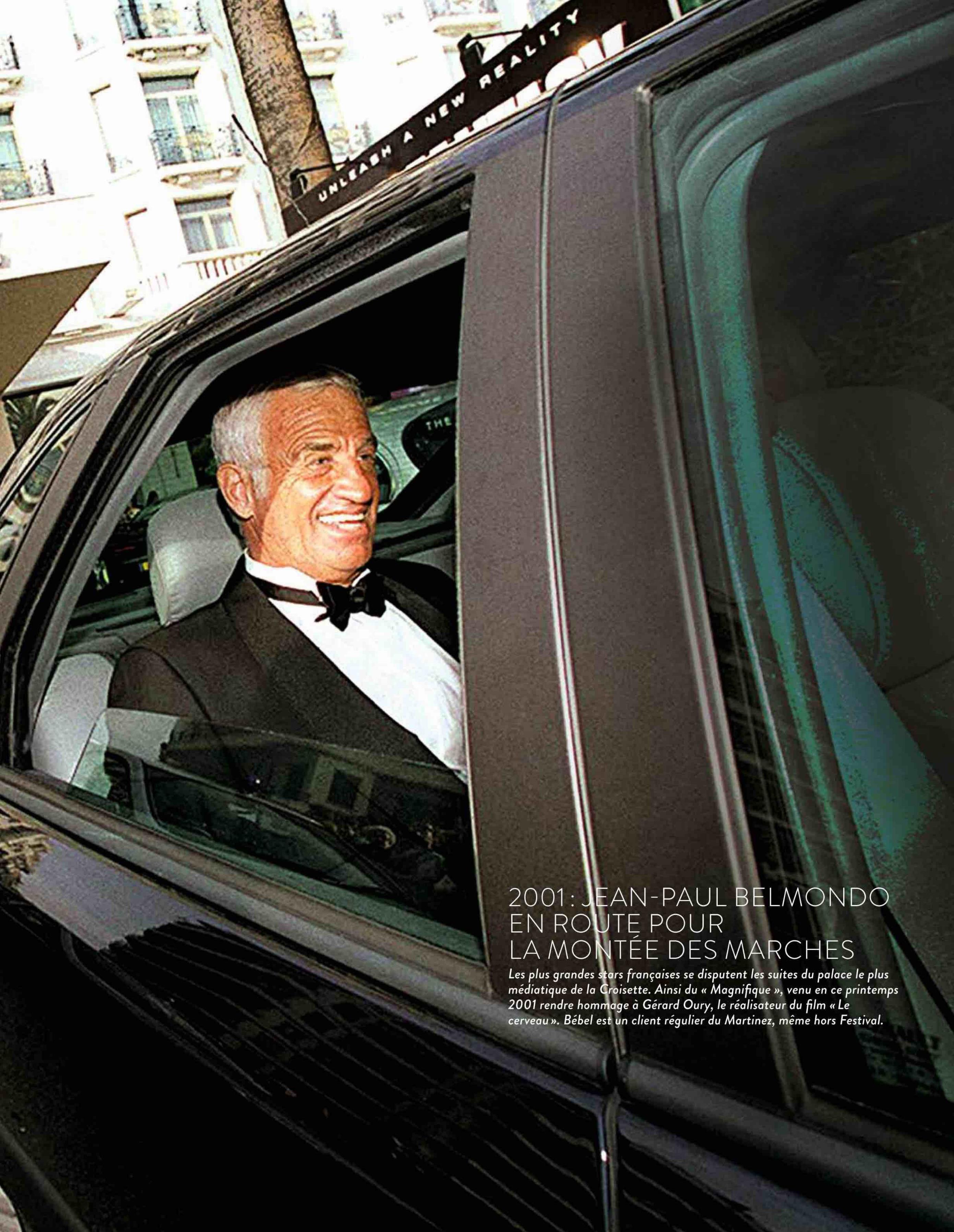
Avec elle, une simple séance d'essayage dans sa chambre de l'hôtel du Cap-Eden-Roc tourne à la scène culte. En 2009, Sharon Stone préside le gala de l'AmfAR – la fondation créée par Liz Taylor –, une des plus grandes soirées caritatives de la jet-set.

Photo EMANUELE SCORCELLETTI



THE P(A)LACE TO BE

Du rêve et des paillettes, du fun et du champagne... Le QG grand luxe des stars internationales – de Pedro Almodovar à Alain Delon en passant par Catherine Deneuve ou Kristen Stewart – abrite les fêtes les plus folles du Festival. Inauguré en 1929, le Martinez, avec sa façade Art déco, ses balcons bleus et ses 409 chambres et suites rénovées en 2019, est devenu le palace le plus médiatique de la Croisette et le symbole du glamour cannois.



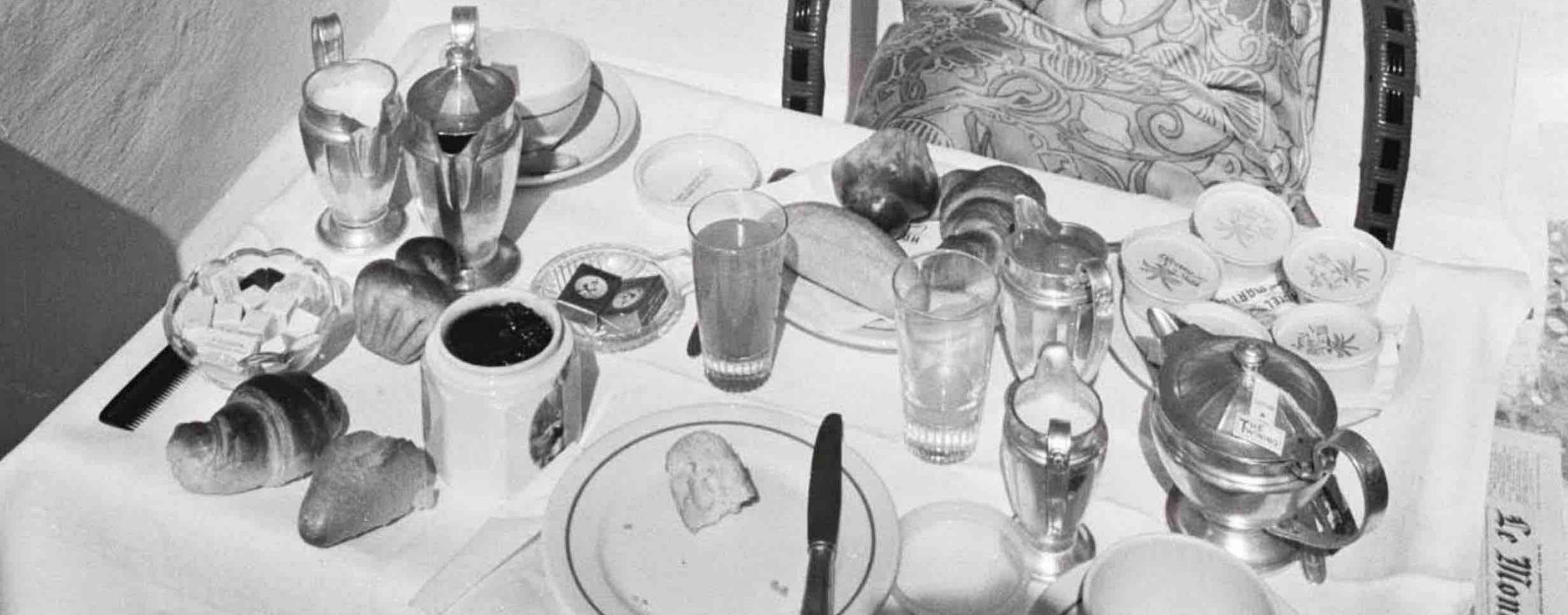
2001: JEAN-PAUL BELMONDO EN ROUTE POUR LA MONTÉE DES MARCHES

Les plus grandes stars françaises se disputent les suites du palace le plus médiatique de la Croisette. Ainsi du « Magnifique », venu en ce printemps 2001 rendre hommage à Gérard Oury, le réalisateur du film « Le cerveau ». Bébel est un client régulier du Martinez, même hors Festival.



13 mai 1966. Bain de soleil pour Jeanne Moreau, à Cannes pour « Falstaff », d'Orson Welles. Elle fera de la suite 618-619-620, au 6^e étage, un QG où rien ne sera laissé au hasard.

Photo CLAUDE AZOULAY



LE PALACE ORCHESTRE LE BALLET DES ÉLÉGANCES DEPUIS TOUJOURS

Gina Lollobrigida comme à la maison, en 1991. Si elle n'a jamais remporté de récompenses à Cannes, la sculpturale Italienne a marqué les premières années du Festival par sa rivalité médiatique avec une compatriote : Sophia Loren.

Photo JEAN-CLAUDE DEUTSCH & JACQUES LANGE



UN JARDIN SUSPENDU COURONNE LA BAIE

25 mai 2013. Un palace avec vue imprenable sur la Méditerranée. La terrasse panoramique du dernier étage est surmontée de huit lettres blanches, qui évoquent la célèbre colline de Hollywood. Sur la plage privée de l'hôtel, en contrebas, le plateau de télévision de Canal+.

Photo ANDREAS RENTZ



12 mai 2011. Jane Fonda, un diamant de la plus belle eau. Cette année-là, l'égérie L'Oréal (maquilleur officiel du Festival) remet la Palme d'or à « The Tree of Life », de Terrence Malick.

Photos VÉRONIQUE VIAL





Mai 2011. Léa Seydoux, à Cannes pour «Midnight in Paris», se verrait bien prendre racine dans ce joyau de l'Art déco.





ON Y RÊVE DE LA PALME EN TOUTE ZÉNITUDE

28 mai 2006. Instant de grâce. Pour remettre la Palme d'or, qui d'autre qu'Emmanuelle Béart, vestale du temple cannois en robe Elie Saab et bijoux Chopard ? La récompense est pour « Le vent se lève », de Ken Loach.

Photo HENRI TULLIO



14 mai 2005. Monica Bellucci (ci-contre), telle une princesse de la Riviera en son château. Depuis sa première apparition à Cannes, cinq ans plus tôt, la bellissima ensorcelle la Croisette et le palais des stars.

En haut à dr. : égérie Givenchy et Chaumet en 2008, Lou Doillon transforme le toit de l'hôtel en podium. La fille de Jane Birkin et du cinéaste Jacques Doillon, icône de mode dans le vent, ne craint pas l'orage.

Photo EMANUELE SCORCELLETTI

À dr., au sommet du palace, le 19 mai 2001, Marie Gillain, Josiane Balasko et Nathalie Baye sabrent déjà le champagne. Les trois complices sont à l'affiche d'« Absolument fabuleux », comédie de Gabriel Aghion.

Photo JACQUES LANGE



BIENVENUE CHEZ VOUS, COMPLICITÉ À TOUS LES ÉTAGES

14 mai 2009. Les actrices Elizabeth Banks, Eva Longoria et Aishwarya Rai se refont une beauté avant la montée des marches. Spa, salon de coiffure, institut de beauté... plusieurs centaines de mètres carrés de l'hôtel sont dédiés au bien-être.

Photo **SÉBASTIEN MICKE**



15 mai 2010. Michelle Yeoh. Celle que ses fans surnomment la « Jacky Chan au féminin » se repoudre le nez dans un éclat de rire. L'actrice malaisienne a été membre du jury du Festival en 2002.

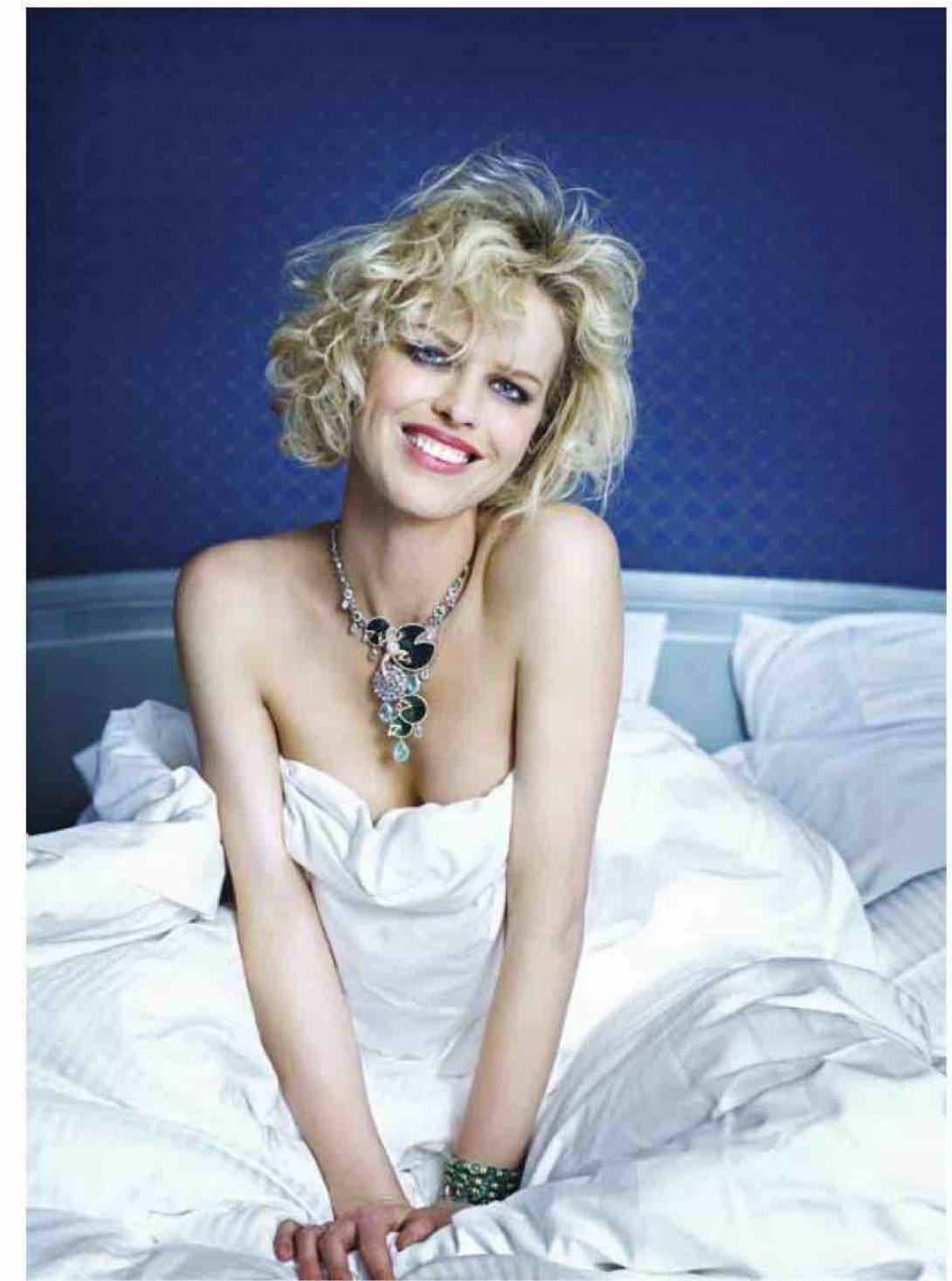
16 mai 2010. Eva Herzigova. Au saut du lit, l'égérie des bijoux Chopard voit la vie en bleu dans sa chambre du Martinez. Elle vient de signer sa première collection de vêtements pour la marque Maison 123.

21 mai 2010. Diane Kruger. L'actrice allemande avait reçu en 2003 le trophée Chopard de la révélation féminine. Sept ans plus tard, le film « Pieds nus sur les limaces », de Fabienne Berthaud, dans lequel elle interprète le personnage de Clara, remporte le prix de la Quinzaine des réalisateurs.

16 mai 2009. Robin Wright. Une année en or pour la beauté froide du cinéma américain : membre du jury à Cannes, elle revient sur le devant de la scène médiatique avec « Les vies privées de Pippa Lee », de Rebecca Miller.

Photo **SÉBASTIEN MICKE**

Photos **VÉRONIQUE VIAL**





15 mai 2011. Élodie Bouchez, membre du jury *Un certain regard* présidé par Emir Kusturica, ravie de pouvoir s'offrir un jet massant sans quitter sa tenue Saint Laurent.

AU BONHEUR DES BULLES

17 mai 2010. Marie Gillain trinque sous une soyeuse couverture en vison Fendi. Après avoir fait un bébé, l'une des têtes d'affiche de « Coco avant Chanel » revient sous les sunlights. Ça mérite bien un magnum... mais sans se faire mousser !

Photos VÉRONIQUE VIAL





EN DUO,
ON Y RÉPAND
TOUTE UNE
JOIE DE VIVRE

7 juillet 2021. Avant le tapis rouge, le feutre bleu roi du Martinez. Pour la première fois, Sophie Marceau joue dans un film en compétition, « Tout s'est bien passé », de François Ozon, qui escorte « la petite fiancée des Français » pour la montée des marches.

Photo ELSA TRILLAT



15 mai 2011. Bérénice Bejo et Jean Dujardin, le duo gagnant de « The Artist ». Le film de Michel Hazanavicius triomphe aux Oscars, aux César, et son acteur principal remporte le prix d'interprétation masculine à Cannes.

Photo VÉRONIQUE VIAL

LES MAISONS DE HAUTE COUTURE, LES MARQUES PRESTIGIEUSES DE COSMÉTIQUE, DE COIFFURE ET DE JOAILLERIE FONT DE PLUS EN PLUS PARTIE DU PAYSAGE CANNOIS À TRAVERS LEURS AMBASSADRICES. CEUX QUI LE DÉPLORENT OUBLIENT QUE LUXE, STRASS ET RAFFINEMENT ACCOMPAGNENT PARADOXALEMENT DEPUIS SES DÉBUTS UN FESTIVAL DE FILMS D'AUTEURS, QUI REFLÈTE L'ÉTAT DU MONDE. ET QUE LES DEUX ONT TOUJOURS PARFAITEMENT COHABITÉ

UN ÉCRIN POUR LE 7^e ART

Par **GHISLAIN LOUSTALOT**

Fourrures et Rolls-Royce, seins et diamants en avant. C'est Brigitte Bardot qui se souvient des années 1950 et 1960 sur la Croisette. Luxe et volupté, déjà. Robes et bijoux hors normes. Depuis, Cannes est devenu le premier festival au monde : pour les films d'auteur, pour les chefs-d'œuvre présentés, pour le glamour aussi, toujours. Glamour... Le concept aurait été lancé par Hollywood. Cannes et ses 24 marches vers la gloire, ce sont les Oscars qui s'étaleraient sur quinze jours. Glamour... Il est question d'un charme envoûtant, d'une séduction liée à une attitude sensuelle. L'étymologie du mot viendrait de l'anglais « grammar », sortilège qui permettrait aux fées de changer d'apparence, et il se serait mêlé au mot français « amour ». Tout est dit ou presque. Glamour, c'est aussi, en 1934, le titre d'un film de William Wyler qui fut douze fois nommé pour l'Oscar du meilleur réalisateur et qui reçut une Palme d'or en 1957 pour « La loi du seigneur ». Bref, une longue histoire...

En 1960, l'éminent François Chalais, dans son émission télévisée, « Reflets de Cannes », réglait leur compte aux starlettes. Un zeste de tendresse, deux petites touches de cruauté, un soupçon de misogynie : « Ceci [il parle là des starlettes], c'est l'un des aspects quotidiens de Cannes, sa face externe si l'on ose dire. Qui sont-elles ? Peut-être le saurez-vous un jour. Ridicules... Sûrement, même pour plusieurs... Mettez une fille au contact d'une pellicule, les meilleures, les plus honnêtes n'y résistent pas, elles ne s'appartiennent plus. Tout ce qu'on va demander, elles le feront. [...] » La messe était dite et les jeunes femmes sexy enterrées sous le sable d'une plage qui était encore nue, pas encore couverte de restaurants et de lieux festifs éphémères.

Entre ces starlettes des années 1950 qui dépensaient des fortunes en bikini « scandaleux », et les égéries des grandes maisons de luxe photographiées dans les palaces de la Croisette, entre celles qui désiraient se faire remarquer par un producteur et celles qui représentent des marques et des produits, quel rapport y a-t-il ? L'opprobre, depuis des décennies. Celle du monde cinéphile d'abord, qui se rend à Cannes pour le cinéma et rien d'autre, s'enferme à raison de cinq films par jour. Comment le lui reprocher ? Même si certains ne rechignent jamais à être invités à quelque fête prestigieuse, la critique est pure et dure. Parfois, des

films se font lyncher sur place, dépecer vivant. Alors imaginez comment l'on traite ces « portemanteaux » – affreuse métaphore pour désigner des femmes qui portent des vêtements de manière professionnelle – habitués à la lumière des catwalks et au papier glacé des magazines, à l'extrême opposé de la vie en salles obscures.

Les égéries actrices échappent souvent à l'énerverment collectif. Difficile de balancer sur Jane Fonda, Julianne Moore, Leïla Bekhti, ambassadrices L'Oréal, ou Naomi Watts et Léa Seydoux lorsqu'elles représentent Bulgari et Vuitton. Il n'empêche que règne une certaine forme de misogynie, il faut répéter le mot. Les tops sont la cible des colères qui montent : jugées trop présentes, elles ne seraient pas à leur place. Comme les marques qu'elles représentent. Mais pourquoi donc, pas à leur place. Tapis rouge pour les sponsors ? Ce grand reproche a été asséné aux organisateurs.

A lors, résumons. Le budget du Festival est de 20 millions d'euros. La moitié provient de financements publics. Reste l'autre moitié qui arrive pour une bonne part du secteur privé. Doit-on se boucher le nez pour autant ? Renault a été partenaires durant plus de trente ans. Les frères Lumière et Renault ont démarré ensemble. Le cinéma n'est jamais très loin. L'Oréal, maquilleur officiel pour la vingtième année, est également membre fondateur de la Cinéfondation. L'Oréal Paris parraine les soirées d'ouverture et de clôture du Festival. La maison suisse d'horlogerie et de joaillerie Chopard est partenaire officiel de la manifestation depuis vingt ans. Chopard réalise la Palme d'or, les mini-Palmes, la Caméra d'or et remet, depuis quinze ans, des trophées qui récompensent deux espoirs du cinéma international et donnant lieu à l'une des grandes soirées cannoises au 7^e étage de l'hôtel Martinez. Parmi les récipiendaires, on trouve Audrey Tautou, Ludivine Sagnier, Marion Cotillard, Léa Seydoux, Diane Kruger, Adèle Exarchopoulos, Gael Garcia Bernal, Hayden Christensen, Niels Schneider, Johanthan Rhys-Meyers... Plutôt du beau monde.

Kering, le groupe de François-Henri Pinault, partenaire officiel du Festival de Cannes depuis trois ans, s'est engagé en faveur des femmes et de la place qui leur est accordée dans le 7^e art – leur absence est une critique récurrente à Cannes – à travers le programme Women in Motion : organisation de tables rondes et remise de prix, décerné la première année à Jane Fonda (un Oscar),



En 1998, un bataillon de femmes de chambre fait briller le vaisseau amiral de l'hôtellerie azuréenne.

et à la productrice indépendante Megan Ellison – «The Revenant» et ses douze nominations aux Oscars, c'était elle. Puis à Susan Sarandon et à Geena Davis, toutes deux oscarisées aussi.

N'empêche, tout agace. Parce que deux mondes qui avaient toujours bien cohabité s'entrechoquent, parce qu'il existerait désormais deux festivals. N'y en a-t-il pas bien plus, en réalité ? Celui du marché, le plus important au monde, et du business qui s'y fait ; celui des badauds qui envahissent la Croisette pour venir respirer ce petit air de glamour, de luxe et tenter d'apercevoir des stars inatteignables...

Le président Pierre Lescure avait essuyé les plâtres pour sa première année d'exercice, en 2015. Il s'en était expliqué, un peu énervé, dans les colonnes du quotidien «La Croix» : «On m'accuse d'avoir laissé entrer les marchands dans le temple. A-t-on vu, cette année, plus de marchands ? Que la fondation Kering participe au financement du documentaire de Luc Jacquet, "La glace et le ciel", sur Claude Lorius, ce glaciologue qui dénonce le facteur humain dans le réchauffement climatique, sélectionné en clôture du Festival, qu'aucune chaîne n'a voulu soutenir, où est le drame national ? Les mêmes journaux qui nous attaquent publient de grandes pages de publicité pour l'industrie du luxe et ont été rachetés par des financiers. Le jour de la conférence de presse de présentation de la 68^e édition, j'ai commis une erreur de communication. J'aurais dû prévenir que j'allais parler des sponsors avant l'annonce de la sélection. Ensuite, personne n'aurait écouté. J'ai évoqué le travail de Kering, à l'extérieur du palais, avec du contenu, un forum de plusieurs jours sur la présence des femmes dans le cinéma. Cette initiative a-t-elle pollué le Festival ? L'initiative de Kering fait partie de ces évolutions intelligentes.»

Le gala de l'AmfAR, soirée de charité donnée le second jeudi du Festival à l'Eden-Roc, qui permet de lever des fonds pour lutter contre le sida, cristallise les crispations. On y déplore de plus en plus, l'absence de ceux qui font le cinéma au milieu des top models. Ah bon ? L'an passé il y avait pourtant Leonardo DiCaprio, Helen Mirren et Adrien Brody, un Oscar chacun ; Juliette Binoche, un Osca, un prix d'interprétation féminine et un César ; Vanessa Paradis, un César ; Kirsten Dunst, un prix d'interprétation féminine, Uma Thurman, Orlando

Bloom... Alors quoi ? Bien sûr, les tops sont de plus en plus présentes sur les marches et de nombreuses grandes soirées de la quinzaine cannoise sont désormais données par des marques alors que les grandes fêtes de films se font rares, faute de moyens. Et puis, si l'on voit moins les talents et de plus en plus les mannequins, c'est qu'il y a peut-être une autre raison. Les premiers sont devenus économies de leur temps parce que sollicités en permanence. Le nombre de journalistes – les chaînes de télévision et les sites Internet grossissent la troupe – a été multiplié par cinq en quarante ans pour atteindre le chiffre record de 4 400 accrédités. Le Festival de Cannes est l'un des trois plus grands événements de la planète avec les Jeux olympiques et la Coupe du monde de football. Les interviews s'y font à la chaîne. La disponibilité des stars est de plus en plus minutée. La disponibilité des stars est minutée, contingentée, limitée. Comment contenter tout le monde, éviter les frustrations alors que le Festival de Cannes est une vitrine ? Est-il dommageable que tout le monde en profite ? La qualité des sélections, officielle ou parallèles, s'en ressent-elle ?

Ce fleuron de la culture mondiale n'est pas devenu un festival de ciné-réalité pour autant. Se retrouver immergé dans un camp de concentration avec «Le fils de Saul» un matin à 8 heures et aller, le soir, à une fête où le champagne coule à flots n'a rien d'incompatible. C'est Cannes. Et ça ne ressemble à rien d'autre. ■

16 mai 2008. Le Martinez, décor de l'équipe du «Grand journal» de Canal+, ici au grand complet (de g. à dr.) : Ali Baddou, Yann Barthès, Louise Bourgoin, Michel Denisot, Ariane Massenet, Frédéric Beigbeder et Jean-Michel Aphatie.



TAPIS ROUGE ET INVITÉS PRESTIGIEUX SUR LE PLATEAU ÉPHÉMÈRE

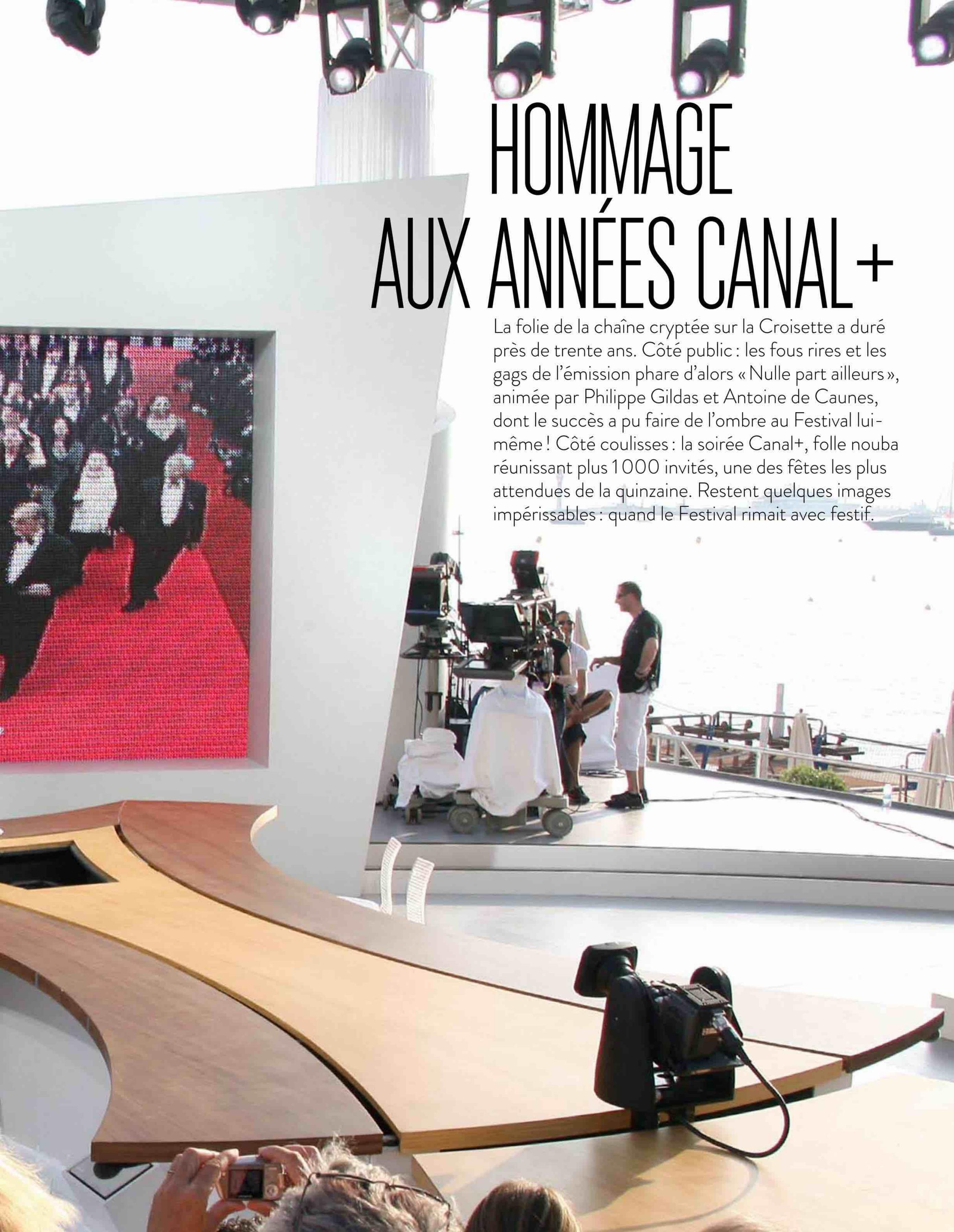
15 mai 2008. Sous le chapiteau du « Grand journal », Michel Denisot au côté de ses chroniqueurs (de dos), Ariane Massenet et Frédéric Beigbeder. La recette du succès : l'ouverture au public. Les festivaliers se pressent derrière les barrières pour tenter d'apercevoir starlettes du Paf et célébrités.

Photo DENIS GUIGNEBOURG



HOMMAGE AUX ANNÉES CANAL+

La folie de la chaîne cryptée sur la Croisette a duré près de trente ans. Côté public : les fous rires et les gags de l'émission phare d'alors « Nulle part ailleurs », animée par Philippe Gildas et Antoine de Caunes, dont le succès a pu faire de l'ombre au Festival lui-même ! Côté coulisses : la soirée Canal+, folle nouba réunissant plus 1000 invités, une des fêtes les plus attendues de la quinzaine. Restent quelques images impérissables : quand le Festival rimait avec festif.





Un festival de séquences déjantées... et de provocations déguisées. **1.** Antoine de Caunes et Doria Tillier, Miss Météo servie sur un plateau, le 16 mai 2014. **2.** Des invités que tout le monde s'arrache, tels Dany Boon, Line Renaud et Kad Merad, qui triomphent en 2008 avec « Bienvenue chez les Ch'tis ». **3.** Frédéric Beigbeder, tête à claques d'Ali Baddou, filmés par Steven Spielberg, le 17 mai 2008. **4.** José Garcia et Antoine de Caunes, duo cathodique de « Nulle part ailleurs », en 1994. **5.** Les stars y ont leur rond de serviette, comme Bruce Willis, ici en 2006.

AU MARTINEZ, UN HAPPENING PERMANENT

1993. Sylvester Stallone pas spécialement troublé par la présence de « Monsieur Sylvestre », son double en latex des Guignols, sur le plateau de « Nulle part ailleurs ». Chaque année, la chaîne cryptée mobilise deux semi-remorques pour convoyer à Cannes toutes les marionnettes et les accessoires de l'émission satirique.





Michel Denisot, Palme d'or des présentateurs. Ici avec Coluche, invité de l'émission « Zenith », le 15 mai 1986. Palmes aux pieds, les deux compères s'apprêtent à réaliser une interview... au fond de la piscine du Martinez !

20 mai 2015. Antoine de Caunes,
un animateur qui marche sur l'eau.
Il a pris la succession de Michel Denisot
deux ans plus tôt à la présentation
du « Grand journal ».

Photo THOMAS VOLLAIRE



Antoine de Caunes

«En direct du Festival de Caunes...»

Interview FRÉDÉRIQUE FÉRON

Avec "Nulle part ailleurs" sur la Croisette, à partir de 1988, vous avez presque fait de l'ombre à la montée des marches !

Antoine de Caunes. Il y avait plus de monde au pied de notre plateau qu'en bas du palais des Festivals ! Il faut dire que l'émission, c'était une heure et demie de spectacle en direct chaque soir. On débarquait à Cannes avec 20 camions et 350 personnes. Tous logés à Pierre et Vacances... Je rigole, on était au Martinez ! Sur la plage du palace, en open space pour le public, trônait le gigantesque bar-num de notre studio où défilaient toutes les stars. Pendant dix ans, on a vraiment vécu une parenthèse enchantée. Avant Canal +, il n'y avait pas de présence massive de la télé au festival. On a fait du talk mais surtout du show. Dix jours de festival, dix jours de show.

Vous avez mis le feu à la Croisette...

Oui, et en vrai aussi... Au toit du Martinez, par exemple ! On faisait des sketchs en direct avec un maximum d'effets spéciaux : cette fois, on avait imaginé que l'équipe était menacée – parce qu'elle racontait trop de conneries à l'antenne –, et encerclée d'ennemis. Je suis sur le plateau et, tout à coup, je repère un type embusqué sur le toit. Je déclenche une charge pour le liquider. Ça devait faire juste du bruit et de la fumée. Manque de bol, l'artificier a la main un peu lourde et le toit prend feu, juste au-dessus de la suite de Jeanne Moreau qui sort sur le balcon terrorisée. C'était le bordel total. Les pompiers sont intervenus pendant que le direct continuait. Autant dire que nous nous sommes fait copieusement engueuler par le préfet et que l'incident a tendu nos rapports avec la mairie... Le Martinez aussi faisait la gueule, surtout que je l'avais rebaptisé "le Ramirez", ça ne leur plaisait pas du tout.

Il y a en a eu d'autres, des plaisanteries de ce genre....

Ah oui, il y a eu l'histoire du lance-roquettes. Toujours le même scénario : on est menacés, cette fois l'attaque vient de la mer, on repère les méchants qu'on repousse à coup de lance-roquettes. Là encore, l'artificier y va un peu fort. Ça a eu le même effet que la pêche à la dynamite : le lendemain on avait plein de poissons au menu et on a reçu pas mal d'insultes de la part des associations de protection de l'environnement. Évidemment, aujourd'hui, avec les attentats terroristes et la multiplication des mesures de sécurité qui ont suivi, ce genre de scène serait impensable à réaliser.

Votre Palme d'or du meilleur invité ?

Sylvester Stallone. Son arrivée en smoking sur un hors-bord était extraordinaire. La Croisette était noire de monde. Je l'attendais sur le ponton. Il a été acclamé comme dans un stade de foot ! On a rejoint Philippe Gildas sur le plateau qui l'a reçu avec sa marionnette. Il y a des stars qui ont fait la gueule en découvrant leur figurine, comme Johnny Hallyday. Stallone, lui, a dit plein d'humour : "J'ai l'impression de me voir dans un miroir." Comme la marionnette avait un peu la gueule de travers, il a fait la même mimique. Puis, il s'est mis à la boxer. Un grand moment !

Le jour où vous avez reçu Sharon Stone reste un autre de vos grands moments.

Elle aussi a fait une arrivée hollywoodienne par la mer. On avait organisé la scène : Sharon Stone descendant d'un yacht hyperluxueux entouré d'une flottille remplie de gardes du corps. Elle a super bien joué le jeu. Je l'ai escortée jusqu'à Philippe avec lequel elle s'est entretenue dix minutes avant de partir pour la montée des marches. Place ensuite à la parodie de José Garcia, alias Simone Claude, présidente du fan-club de Sharon Stone, qui, en débarquant de sa barcasse loupe le ponton et se retrouve à l'eau, avec tous ses poils qui apparaissent sous sa mini-robe mouillée. Je la repêche et lui offre un bain de foule en la jetant dans le public. Le pauvre José a eu droit à quelques mains baladeuses : il en garde un très mauvais souvenir ! Pour moi, c'est ça "Nulle part ailleurs" à Cannes : du glamour et du sérieux qui se terminent en grosse rigolade.

Il y a des invités à qui vos blagues ne plaisaient pas ?

Richard Bohringer, par exemple, n'a pas apprécié le coup de l'hydravion qui traînait dans le ciel de Cannes une banderole avec écrit "Bohringer est toujours une grosse tapette". Il n'était pas content du tout et nous a même injuriés sur le plateau. En fait, ce n'était pas une offense, mais un clin d'œil à Didier l'embrouille, l'un des personnages de ma création, un fan de Dick Rivers qui traite tout le monde de "tapette". Bon, aujourd'hui, on trouverait ça discriminant ce genre de blague.

L'émission, les projections, les fêtes, ça devait être épuisant ?

Éreintant, mais tellement excitant ! Quand on reprenait "NPA" à Paris, on avait l'impression de faire "Ex-libris", une petite émission tranquille. À Cannes, pour tenir sur la durée, je menais une vie de moine. Levé à 8 heures, tour de vélo dans l'arrière-pays, au boulot à 9 heures et dodo à minuit après une pasta sur le bateau de Canal+. La chaîne avait son club privé, le Jane's au Gray d'Albion, mais c'était sans moi : curieusement je n'ai jamais été très boîtes de nuit, ni fêtes, ni mondanités...

Que représente pour vous le Festival de Cannes ? irez-vous cette année ?

Au début des années 1950, Georges de Caunes, mon père, était correspondant pour l'ORTF au Festival. Jacqueline Joubert, ma mère, lui avait passé l'antenne en disant : "Nous voici en direct du Festival de Caunes." Lapsus révélateur... qui avait permis à mon père de comprendre qu'il ne laissait pas indifférente la présentatrice. C'est pour vous dire à quel point je suis né au Festival de Cannes ! Cet événement est toujours une bulle de pure fiction, un endroit extraordinaire pour les amoureux du cinéma comme moi. Mais, je n'ai aucune raison d'y être cette année. Je travaille sur deux projets de fiction : l'occasion peut-être d'y retourner bientôt ! ■



QUAND CANAL NOUS OUVRAIT LES COULISSES

Isabelle Huppert, reine incontestée du Festival. Ce 13 mai 2009 en fin d'après-midi, la présidente du jury, en robe de gala, relit le discours qu'elle doit prononcer pour la cérémonie d'ouverture. « C'est un moment très particulier, où le moindre de vos désirs est exaucé, confie-t-elle à Paris Match. Avec, en plus, ce sentiment que l'on est détenteur d'un secret extraordinaire. »

Photo EMANUELE SCORCELLETTI





LES DERNIERS PRÉPARATIFS, CE QUE LA TÉLÉ NE MONTRAIT PAS

27 mai 2007. Plein soleil sur Alain Delon, invité à Cannes pour les 60 ans du Festival. Il avait boudé le tapis rouge depuis dix ans, le voilà de retour avec son badge marqué « star ». « Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis », commente le monstre sacré.



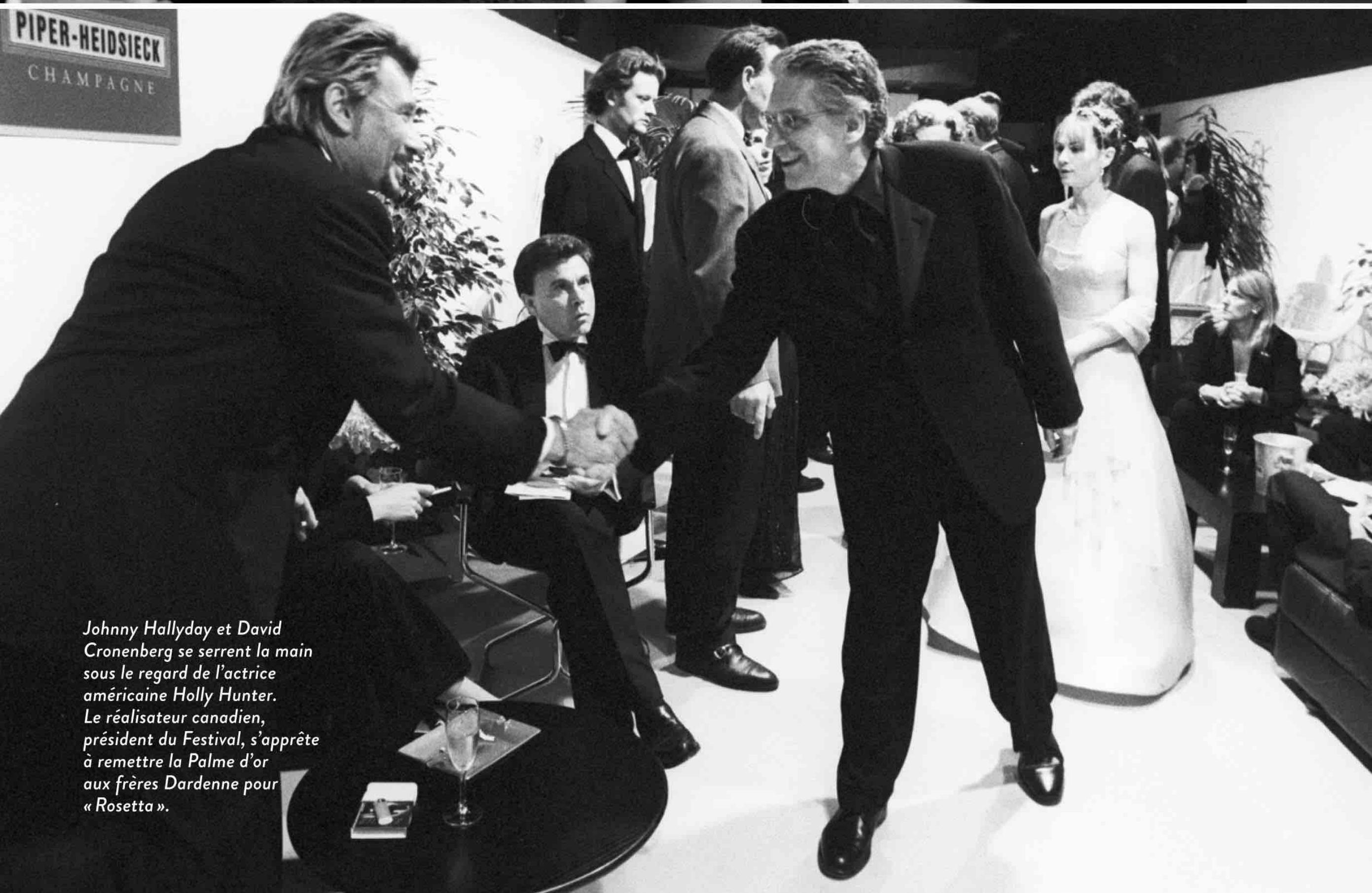
*Stress en coulisses.
Ce 23 mai 1999, il ne
faut pas moins de deux
aides à l'actrice italo-
australienne Greta
Scacchi pour ajuster sa
robe Escada.*

*Michel Denisot,
habilleur attentionné
de sa collègue Isabelle
Giordano, à l'époque
« madame Cinéma »
de Canal+.*



LE MOMENT DES RETROUVAILLES... ET DU SUSPENSE

1999. Lambert Wilson en grande discussion avec Sophie Marceau, choisie pour remettre la Palme d'or. Cette année-là, elle interprète une électrisante James Bond Girl, Elektra King, dans le dix-neuvième opus des aventures de 007, « Le monde ne suffit pas ».



Johnny Hallyday et David Cronenberg se serrent la main sous le regard de l'actrice américaine Holly Hunter. Le réalisateur canadien, président du Festival, s'apprête à remettre la Palme d'or aux frères Dardenne pour « Rosetta ».



1. Charles Berling et Laetitia Casta, qui débute au cinéma avec « Astérix et Obélix contre César », à côté de Guillaume Canet, le 23 mai 1999. 2. Naomi Watts charmée par Pedro Almodovar, qui vient de tourner « Parle avec elle », le 26 mai 2002. 3. Le 20 mai 2001, Mila Jovovich, assise derrière Arielle Dombasle (en robe blanche) ou Chiara Mastroianni (à dr.) ont l'œil rivé sur l'écran qui retransmet la cérémonie.



3



4. Une coupe de champagne, meilleur antidote au stress pour Rebecca Romijn et Melanie Griffith, accompagnée de son mari Antonio Banderas, à l'affiche de « Femme fatale », en 2002. 5. Vincent Perez, chargé de remettre le prix d'interprétation féminine, et Nathalie Baye, responsable du Grand Prix, en 2000.



5

24 mai 2009.
Charlotte Gainsbourg,
prix d'interprétation
féminine pour son rôle
dans « *Antichrist* »,
de Lars von Trier,
félicitée par son mari,
Yvan Attal. Au second
plan, Jacques Audiard,
en lunettes noires.



26 mai 2002. Alain
Sarde et Emmanuelle
Seigner, dont l'hilarité
n'est pas jouée. Roman
Polanski, son mari, est
sacré pour « *Le pianiste* ».



HAPPY END, ILS PARTAGENT LE TROPHÉE AVEC LEURS PAIRS

La joie des vainqueurs des prix d'interprétation masculine et féminine, Benoît Magimel et Isabelle Huppert, le 20 mai 2001. Michael Haneke (de profil), qui les a dirigés dans « La pianiste », est lui récompensé du Grand Prix. Un triple historique.

Photos JACQUES LANGE



MATCH S'EXPOSE SUR LES MURS

« Cannes fait le mur », c'est un parcours photographique à ciel ouvert, présent partout dans la capitale internationale du 7^e art durant tout l'été. Les plus beaux clichés de Paris Match, imprimés sur des bâches grand format, s'affichent aux quatre coins de la ville. L'occasion de découvrir une star de cinéma à chaque balade.



**CANNES
FAIT LE MUR**

**CINEMA
& SERIES**

Peter Falk
1999

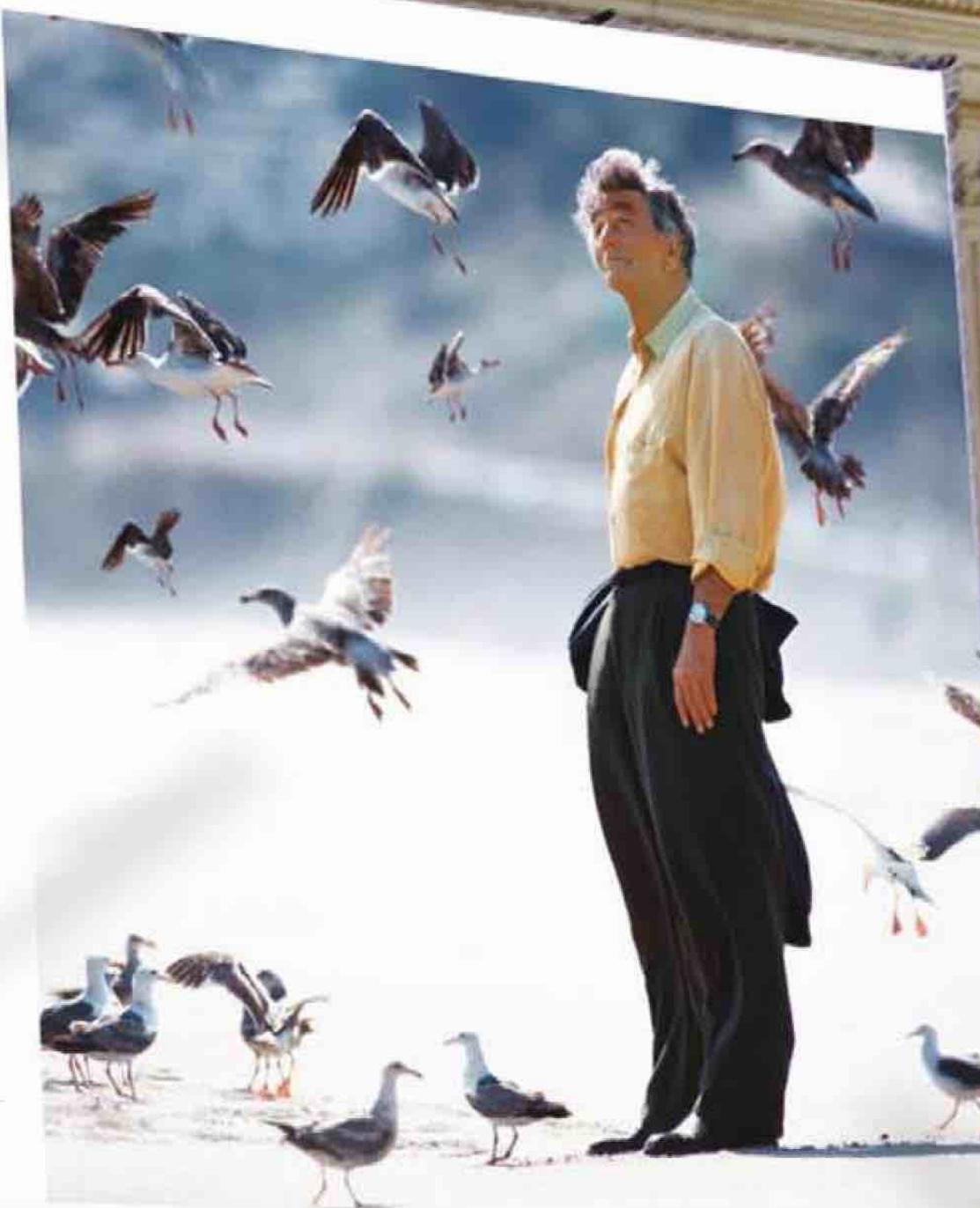
Photographie de
Gérard Rancinan

**PARIS
MATCH**



Avec le soutien de

Chopard



3 mai 2018. Peter Falk fait voler les mouettes sur la façade de l'Hôtel de Ville. Une œuvre du photographe Gérard Rancinan. Mondialement connu pour son rôle de lieutenant Colombo, l'acteur disparu en 2011 était aussi une figure du cinéma d'auteur. Et le chouchou de John Cassavetes.

12 mai 2013. Bons baisers de Cannes pour Will Smith et son fils Jaden, photographiés par Vincent Capman. Cette année-là, l'ex-« prince de Bel-Air » donne la réplique à son cadet dans le film de science-fiction « After Earth ».

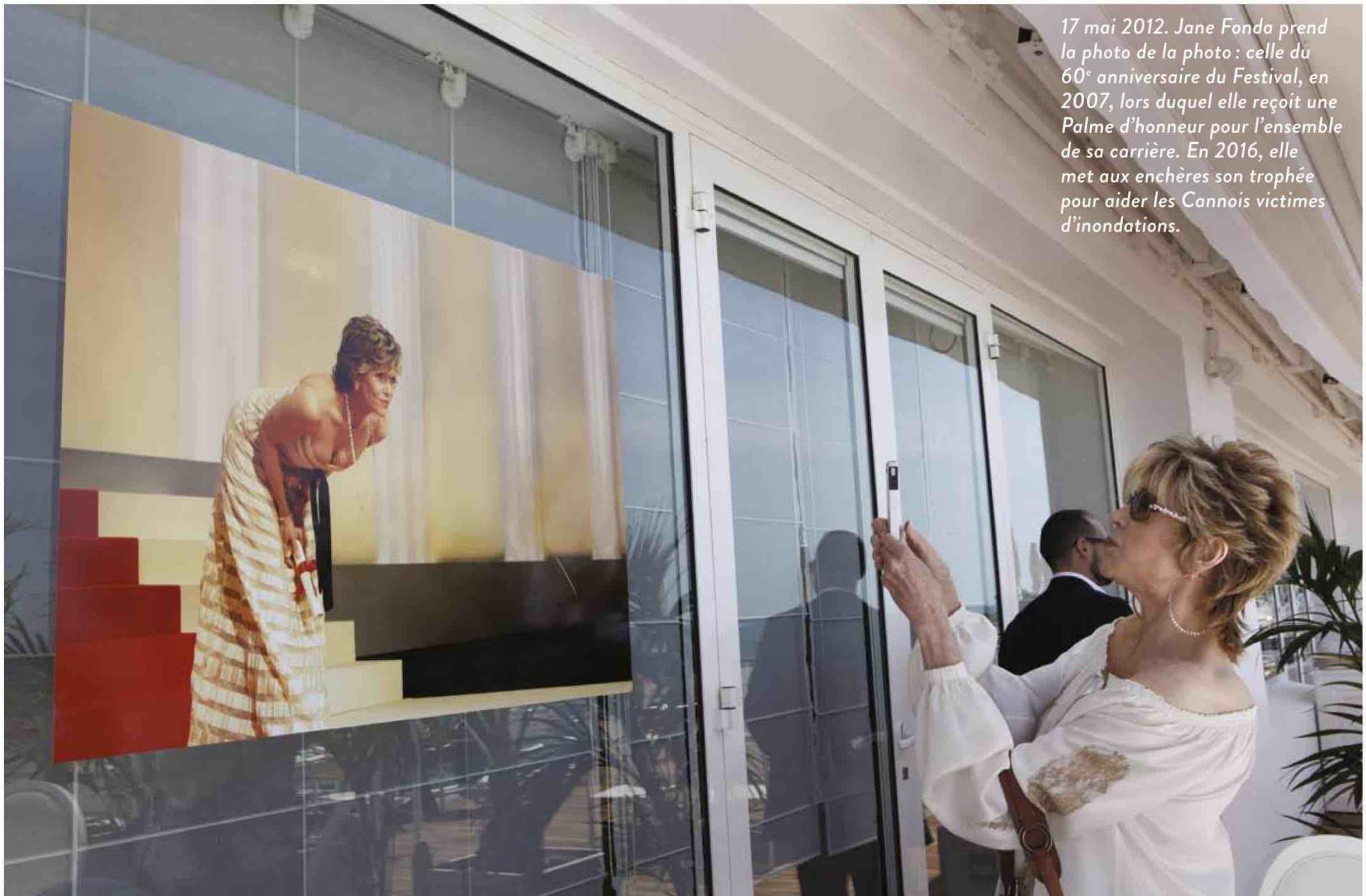


9 mai 2018. Devant l'objectif de Sébastien Micke, Naomi Watts médite en robe de soirée au sommet du Cannes Riviera Hotel. Une vedette quatre étoiles, découverte au Festival en 2001 avec « Mulholland Drive ».

RUE D'ANTIBES, NOS ARCHIVES À CIEL OUVERT

16 mai 2017. Une signalétique de stars sur l'artère la plus animée de la ville : Gina Lollobrigida et Martine Carol dans l'œil de Jack Garofalo, en 1958. Au deuxième plan, Mike Todd avec Elizabeth Taylor, en 1957, du même auteur. Plus bas, Jean-Paul Belmondo, Jeanne Moreau et le producteur Raoul Lévy posent en 1960 pour André Sartres.

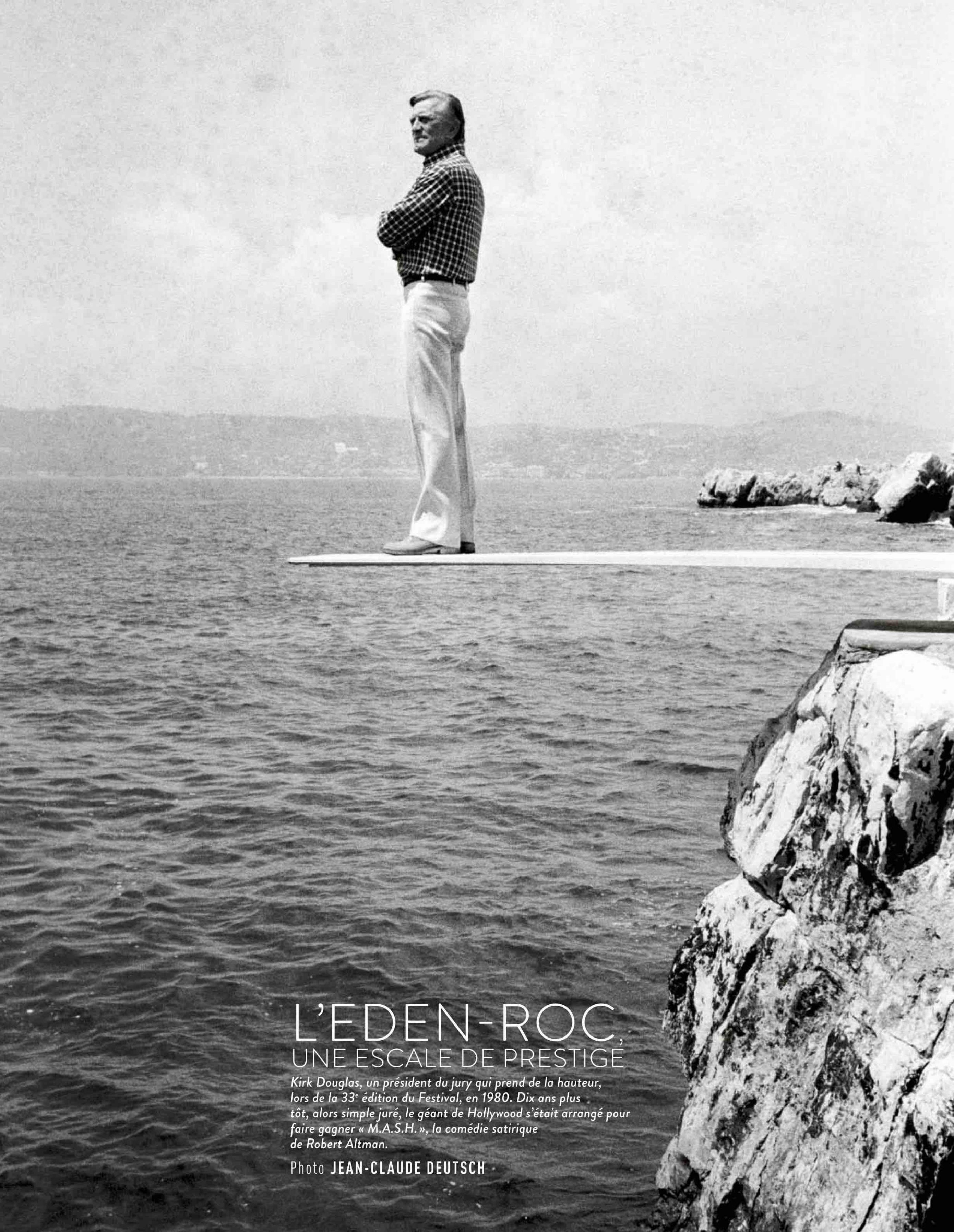




17 mai 2012. Jane Fonda prend la photo de la photo : celle du 60^e anniversaire du Festival, en 2007, lors duquel elle reçoit une Palme d'honneur pour l'ensemble de sa carrière. En 2016, elle met aux enchères son trophée pour aider les Cannois victimes d'inondations.



Mai 2019. Claude Lelouch, invité d'honneur de l'exposition « 70 ans de cinéma photographiés par Paris Match ». -Sur la photo, le cinéaste porté en triomphe par Pierre Barouh, Jean-Louis Trintignant et Anouk Aimée, les interprètes d'« Un homme et une femme », lauréat de la Palme d'or en 1966.



L'EDEN-ROC, UNE ESCALE DE PRESTIGE

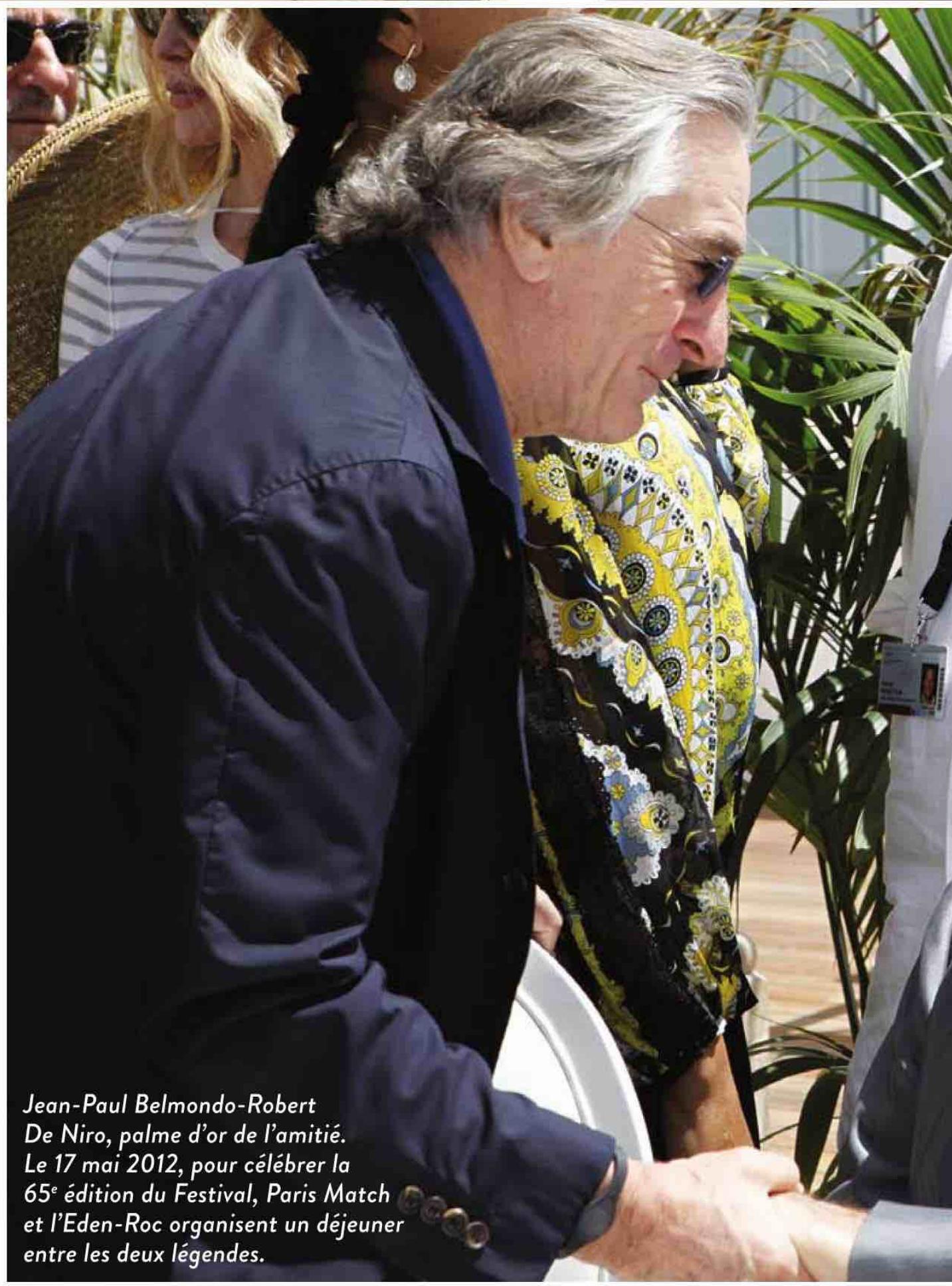
Kirk Douglas, un président du jury qui prend de la hauteur, lors de la 33^e édition du Festival, en 1980. Dix ans plus tôt, alors simple juré, le géant de Hollywood s'était arrangé pour faire gagner « M.A.S.H. », la comédie satirique de Robert Altman.

Photo JEAN-CLAUDE DEUTSCH



Ci-contre, le 16 mai 2019. Des photos d'icônes du 7^e art à l'hôtel du Cap-Eden-Roc, comme Catherine Deneuve, « Belle de jour » magnifiée par François Gragnon, en 1967. Ou Jean Rochefort, éternel jeune homme dans l'objectif de Virginie Clavières, en 2010.

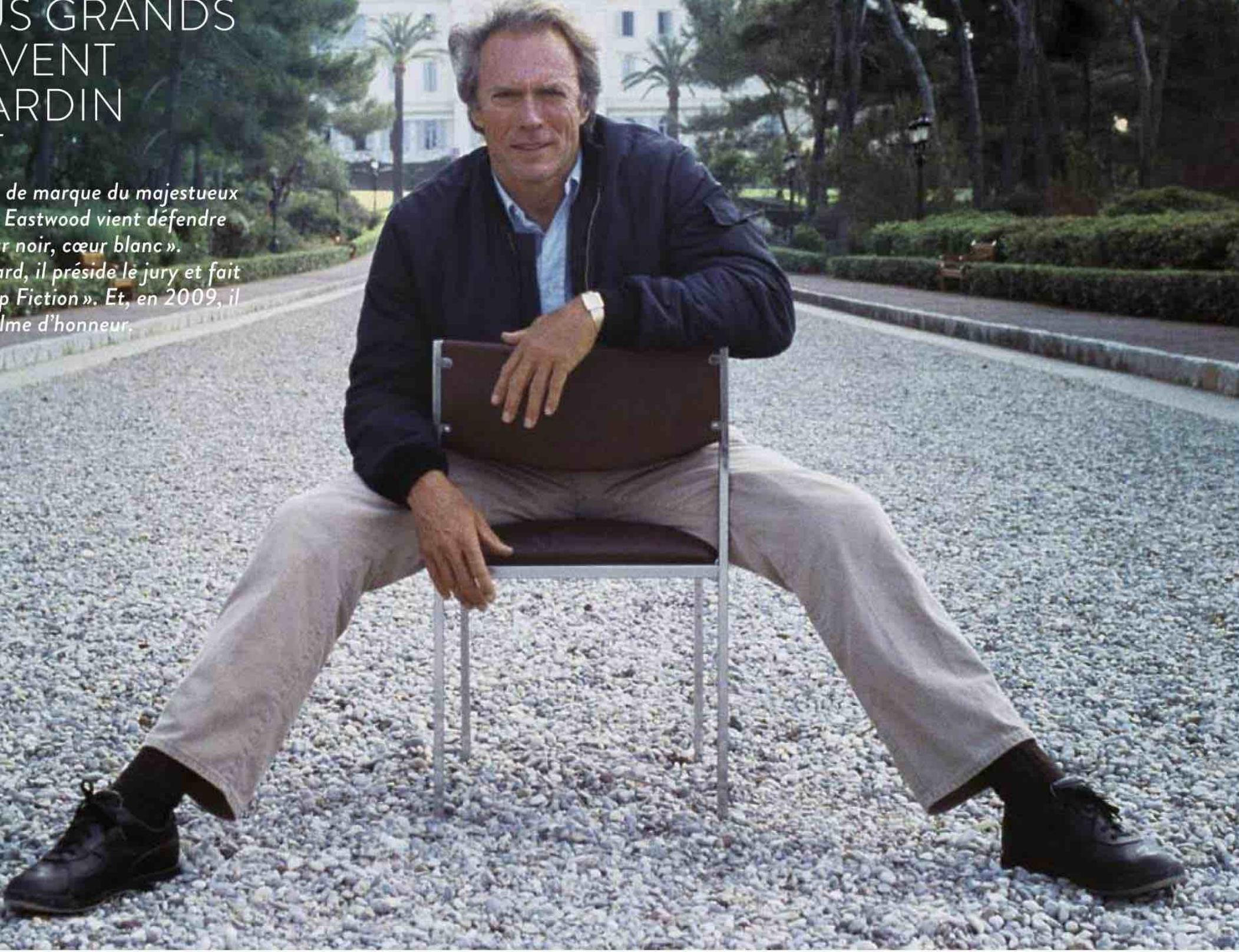
Ci-dessous, le 10 mai 2018. Vernissage de « Divines actrices », organisée par Paris Match à l'Eden-Roc pour la 71^e édition du Festival. Parmi les personnalités mises à l'honneur, Michèle Morgan, dont André Sartres avait capté le lumineux sourire en 1967.



Jean-Paul Belmondo-Robert De Niro, palme d'or de l'amitié. Le 17 mai 2012, pour célébrer la 65^e édition du Festival, Paris Match et l'Eden-Roc organisent un déjeuner entre les deux légendes.

LES PLUS GRANDS Y TROUVENT LEUR JARDIN SECRÈT

11 mai 1990. Hôte de marque du majestueux cinq-étoiles, Clint Eastwood vient défendre son film « Chasseur noir, cœur blanc ». Quatre ans plus tard, il préside le jury et fait récompenser « Pulp Fiction ». Et, en 2009, il étreint enfin la Palme d'honneur.

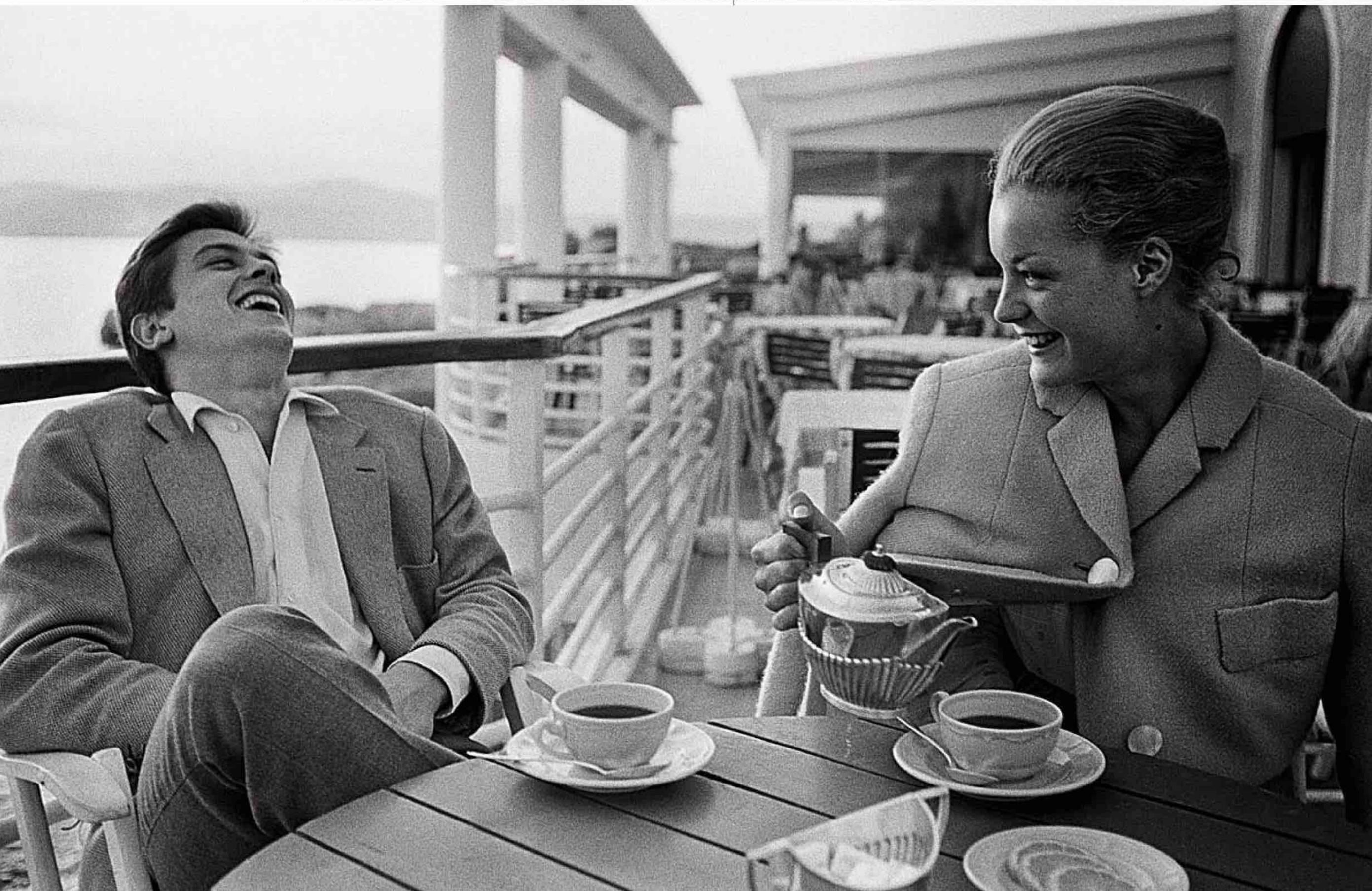


1970. Tendre baiser en guise de petit déjeuner pour Kirk Douglas, membre du jury, et sa femme, Anne Buydens. Ils s'étaient rencontrés au début des années 1950, alors qu'Anne était secrétaire du délégué général du Festival.



Tapis rouge pour la rédaction. En mai 1966, Paris Match envoie un bataillon entier de reporters et photographes couvrir le Festival. Ici dans le hall du Carlton, de g. à dr. : André Lacaze, Claude Azoulay, Benno Graziani, Georges Ménager, Walter Carone, Jean Lagache, Roger Thérond, Jack Garofalo et Georges Menant.

Une histoire d'amour qui n'est pas du cinéma. En mai 1959, Alain Delon, 23 ans, et Romy Schneider, 20 ans, se retrouvent à Cannes pour un festival de l'insouciance. Ils se sont fiancés deux mois plus tôt.



PHOTOGRAPHE DE GUERRE ET D'ÉMOTION, DES DRAMES ET DES PETITS BONHEURS DE STARS, IL A SOUVENT COUVERT LE FESTIVAL ET RÉALISÉ DES CLICHÉS INOUBLIABLES

Claude Azoulay

«Tout le monde se bousculait pour être dans Paris Match»

Interview **GHISLAIN LOUSTALOT**

Paris Match. Quand êtes-vous allé à Cannes pour la première fois ?

Claude Azoulay. Je suis entré à Paris Match en 1954, à 20 ans, et j'ai couvert mon premier Festival trois ans plus tard. J'y suis retourné une bonne douzaine de fois en vingt ans. Je n'y étais pas en 1968 puisque je couvrais les événements à Paris. Et puis, en même temps, j'avais un contrat avec la Fox pour réaliser un sujet au Brésil sur le tournage du film d'Édouard Luntz qui s'appelait "Le grabuge". Un bide, à l'arrivée.

Comment vous organisiez-vous ?

Traitements de choc : personne ne nous échappait ! Nous descendions à dix photographes, tous logés au Carlton, notre quartier général. Le concierge, Élie Perrimond, était un ami, à tel point que son neveu a fini par entrer au journal. Chaque film était couvert, chaque photographe réalisait trois ou quatre reportages par jour. Il fallait avoir beaucoup d'idées, se renouveler, être les meilleurs. Tout le monde se bousculait pour être dans Match, les attachés de presse nous mangeaient dans la main. Chacun notre tour, nous étions de corvée pour aller faire la montée des marches, qui ennuait tout le monde. La nuit, on sortait avec les stars au Whisky à gogo et au petit matin on allait jouer au tennis en bas de l'hôtel.

Est-ce que vous aimiez vous rendre au Festival ?

C'était agréable de retrouver tous les gens, réalisateurs, producteurs, acteurs, que je côtoyais dans l'année à Hollywood, dans les studios français où à Pinewood, en Angleterre. En dehors du journal, j'étais aussi "special photographer" pour la pub, c'est-à-dire que je montais, avec les productions, des sujets journalistiques à partir des films. En 1965, John Wayne a refusé de poser pour moi. Otto Preminger, qui dirigeait le plateau de "Première victoire", était fou de rage : "It's in his contract !" ("C'est dans son contrat !"). Il l'a fait convoquer dès le lendemain matin avec toute sa famille pour que je puisse le photographier.

Quel matériel emportiez-vous ?

Je travaillais avec quatre ou cinq Leica M, des boîtiers très discrets, les uns chargés avec des films couleur, d'autres avec des pellicules noir et blanc. Il fallait que tout soit léger pour shooter rapidement, pour que le naturel ne se transforme pas en une pose figée.

Comment s'est passée, par exemple, votre rencontre avec John Lennon et Yoko Ono, sur la Croisette ?

Nous avons bu un verre de blanc et sympathisé immédiatement. Je les ai sortis de la fournaise médiatique pour les emmener au marché de Cannes où, pendant deux heures, nous avons fait cette série de photos exclusives avec des bouquets de fleurs. Ils

étaient très disponibles et s'amusaient beaucoup. C'est l'une des clés du succès : que rien ne soit pesant. L'autre clé, c'est d'être habillé à la manière des gens que l'on va photographier. Comme tous mes confrères de Match, j'avais un dressing incroyable. Et s'il le fallait nous allions louer des habits.

Comment êtes-vous parvenu à réaliser des photos aussi intimes d'Alain Delon et Romy Schneider ?

Je connaissais Alain depuis l'âge de 18 ans. J'avais déjà rencontré Romy lors d'un carnaval à Rio. Après, c'était à moi de les laisser vivre, de capter l'émotion sans les déranger, de devenir gris muraille pour qu'ils oublient ma présence. C'est aussi ça, le métier de chasseur d'images : accompagner la vie, la saisir au vol en un centième de seconde. ■

Au marché aux fleurs de Cannes, en 1971, John Lennon met un genou à terre pour son épouse Yoko Ono. Le Beatle est venu défendre «Apothéose».



SECRÈTES, CHICS OU GLAMOUR... CES ADRESSES SUR LA CROISETTE OU DANS L'ARRIÈRE-PAYS SONT PRISES D'ASSAUT DÈS LE DÉBUT DU FESTIVAL... SOUS DES TERRASSES OMBRAGÉES, ON Y NOUE DES CONTACTS, ON Y DISCUTE À BÂTONS ROMPUS DES AVANT-PREMIÈRES, ON Y FÊTE LE 7^e ART

LES BELLES TABLES DU FESTIVAL

Par **LOÏC GRASSET**



Fred l'écailler

Sur la plage, pas vraiment abandonnée, coquillages et crustacés, à quelques encablures de la pointe du Palm Beach, marinière de gabier et bonnet rouge à la Jacques-Yves Cousteau vissé sur l'occiput, Fred Garbellini se définit comme un paysan de la mer. Son restaurant est une institution du poisson sur la Côte d'Azur depuis un quart de siècle et l'un des rendez-vous incontournables de la quinzaine. « Nous ne proposons que des poissons, nobles mais aussi moins nobles, pêchés du matin dans la Méditerranée et présentés sous toutes leurs formes : crus, cuits au sel, en croûte, rôtis au four... », raconte l'écailler qui tient aussi une poissonnerie. Catherine Deneuve et Marion Cotillard (qui aime y venir en famille avec sa maman) sont des habituées. Le groupe LVMH y organise rituellement des dîners privatisés : soirée Dior en 2019, nuit Louis Vuitton en 2021 et deux événements Berluti et LVMH pour cette édition. Ici, il faut goûter les palourdes en persillade, le pavé de loup aux cèpes – la maison est aussi spécialisée en champignons –, la fricassée de lotte et de gambas aux petits légumes ou la mitonnée de noix de saint-jacques à la persillade. Le soir à la fraîche, attablé sur une terrasse sise sur une placette, loin du tumulte de la quinzaine, le bandol y prend un goût d'infini.

12, place de l'Étang, 06400 Cannes.

La Palme d'or

Attention, gastronomie. L'hôtel Martinez, le palace ultime de la ville symbole de l'élégance pétillante à la française, abrite aussi la seule table deux étoiles de Cannes. L'enfant du pays, Christian Sinicropi, y officie depuis 2001. Sa carte, très cérébrale, présentée en format cubique, est articulée sur le concept de « mouvement ». Raviolis farcis de blettes et de fromage râpé, poutargue en sucette croquante enveloppée d'un croustillant d'olives, saucisse d'agneau cuisinée 48 heures, jus d'agneau au citron noir. Le dîner – la maison ne fait pas de déjeuner – est un réel festival du palais. Rituellement, le jury y organise son dîner d'ouverture. En 2021, le chef avait imaginé un menu où chaque plat portait le nom d'un film du président du jury, Spike Lee. « Jungle Fever », pour l'entrée composée d'œufs de poisson mimosa et gamberoni ; « Malcolm X », pour le plat principal, de la poitrine de pigeonneau accompagnée d'artichaut. « Entre les soirées privatisées, "top secrètes" et les réservations, nous serons complets pendant toute la durée de la quinzaine, reconnaît Régis Chaffaut, le directeur de salle. Après l'édition 2020 annulée et celle de 2021 organisée en juillet, cela fait du bien de revenir aux basiques. »

Hôtel Martinez, 73, boulevard de la Croisette, 06400 Cannes.





Mamo

L'adresse la moins secrète des festivaliers. Mais tellement incontournable. Mamo est devenu au fil du temps le chouchou des stars. Même si la star, ici, c'est le patron, Hervé « Peppino » Mamotti dit Mamo. Furieusement sympathique, toujours souriant, il accueille ses hôtes dans un cadre chic et cosy pour y servir sa cuisine italienne authentique et généreuse. « Je conseille surtout la pizza à la truffe, le risotto aux citrons, très apprécié de Sharon Stone ou les spaghetti vongole. » Sa collection de portraits avec stars est l'une des plus impressionnantes du monde : Beyoncé et Jay-Z, Leonardo DiCaprio, Matt Damon, Jean-Paul Belmondo, Robert De Niro... Toutes posent avec le maestro. « Il ne manque qu'Al Pacino qui est venu dans mon antenne de New York tenue par mon fils », rigole Mamo. Si le Tout-Hollywood et de nombreuses stars françaises et internationales osent effectuer les 15 kilomètres, une éternité, qui séparent la Croisette et Antibes pour venir manger italien, c'est qu'ils savent qu'ici l'accueil, la convivialité et la discréetion sont les mêmes pour tous. Et les pâtes « al dente » : huit à neuf minutes de cuisson. Ni plus. Ni moins.

3, rue des Cordiers. 06600 Antibes.

LES BONS PLANS

Archi courus mais réservés aux têtes connues, ce sont les incontournables du Festival, ces lieux éphémères où la « fame » peut paresser et se sustenter à l'abri des curieux et à discréetion. Car l'addition est réglée par de très grandes marques. Qui succédera à la plage Magnum, au restaurant intimiste de Nespresso, où le chef Pierre Gagnaire servait un menu inspiré des films de Claude Sautet, à la Villa Schweppes, les terrasses ou sur la plage Chivas ? Réponse le 17 mai.

ET AUSSI... Baôli

Glamour, VIP, Paris-Hollywood en escale à Cannes... Depuis bien des lunes étoilées, Le Baoli, niché sur le port Canto, embarcadère pour les îles de Lérins, est synonyme de fête, de gloire et de beauté.

Surtout connue pour son dancefloor et sa terrasse panoramique, l'adresse abrite aussi un restaurant très prisé entre deux projections. La carte propose un sorte de fusion food méditerranéenne-asiatique : assortiment de vapeurs chinoises, coriandre fraîche, sauce pimentée, crazy roll et hot roll, cocotte de macaronis à la truffe, assiette teppanyaki...

Port Pierre-Canto,
boulevard de la Croisette,
06400 Cannes.



Eden-Roc

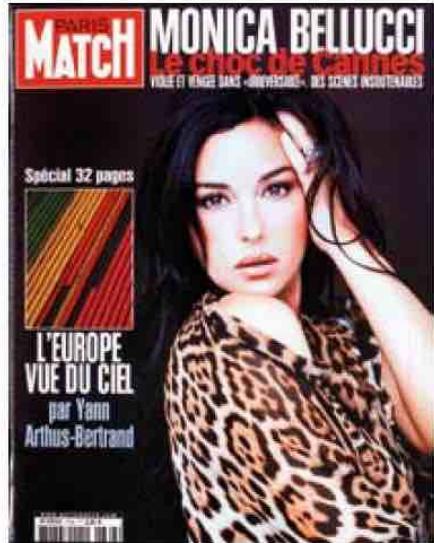
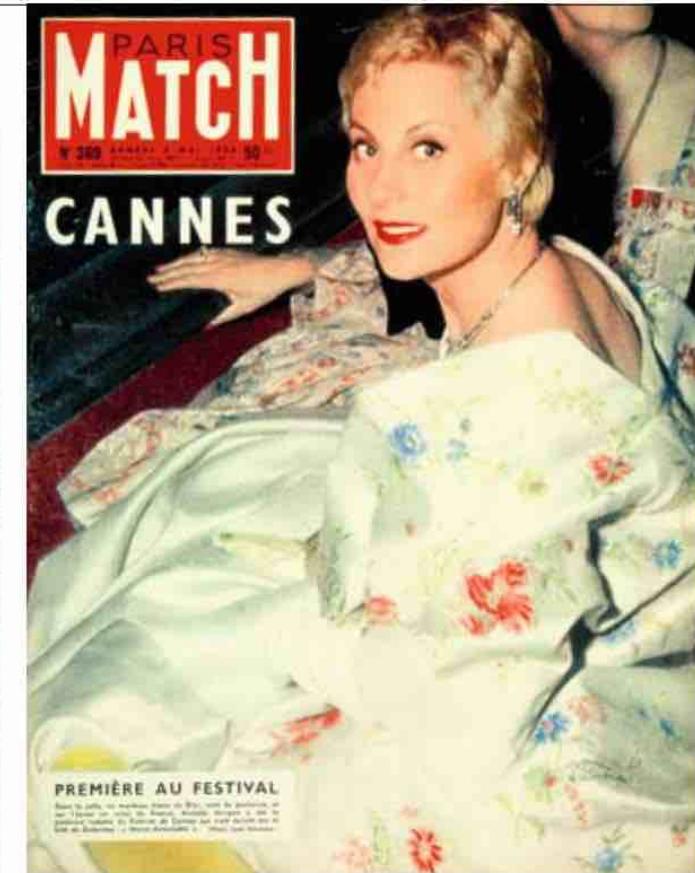
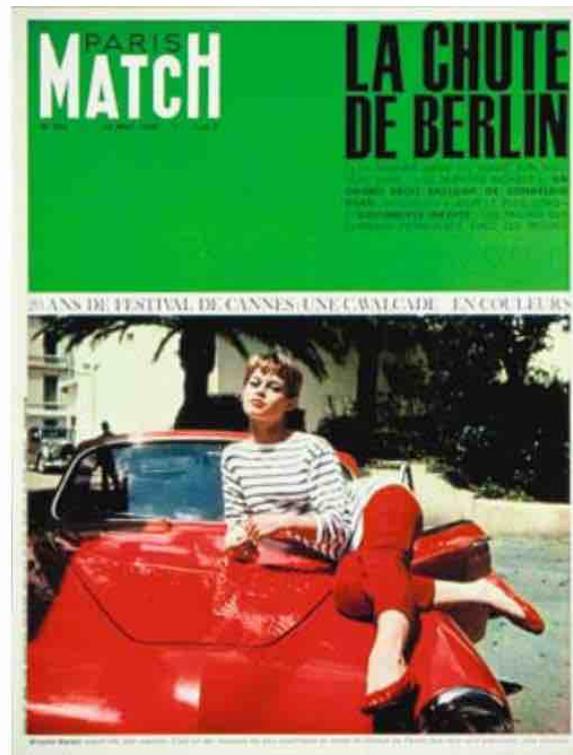
Plus connu pour son palace éponyme et son cadre, exceptionnel, sur la presqu'île du cap d'Antibes, l'Eden-Roc, fréquenté uniquement par des stars et les caciques de Hollywood, est aussi une table incontournable, même si la Croisette est à 13 kilomètres. Le restaurant Louroc, une étoile au Michelin, d'Éric Fréchon – trois étoiles pour Épicure, le restaurant du Bristol à Paris –, propose un menu gastronomique avec rougets de roche, gelée de céleri branche, artichauts violets de Provence, selle d'agneau rôtie aux herbes de la garigue... Avec vue à 360 degrés en aplomb de la Grande Bleue.

67-165, boulevard J. F. Kennedy,
06160 Antibes.

Harry's Bar

La nouvelle adresse du mythique Harry's Bar – plus ancien bar à cocktails d'Europe (1911) – vient d'ouvrir ses portes sur le port Pierre-Canto à Cannes. Véritable ode à l'art du cocktail ensoleillé cubain, le Harry's Bar Cannes offre une sélection pointue de cocktails, spiritueux et cigares à déguster sur une terrasse de 150 mètres carrés vue sur mer, l'une des plus spacieuses de la Croisette, le tout dans une ambiance fidèle à l'esprit maison : chic mais pas guindé. À sa tête : Franz-Arthur MacElhone, arrière-petit fils de Harry MacElhone, fondateur du Harry's Bar, rue Daunou, à Paris. Ce Franco-Américain de 34 ans apporte aujourd'hui sa pierre à l'édifice familial avec l'ouverture du Harry's Bar Cannes, un lieu qui fait la part belle aux créations alcoolisées cubaines – à base de rhum de tequila ou de mezcal notamment – et à la tradition du cocktail sur la Côte d'Azur. Unique dans la paysage cannois, il s'agit du seul véritable bar à cocktails de la ville (en dehors des bars d'hôtel).

Port Pierre-Canto,
boulevard de la Croisette,
06400 Cannes.



AUCUNE STAR NE MANQUE AU PALMARÈS CANNOIS DES COUVERTURES

Par JEAN-PIERRE BOUYXOU

L'HISTOIRE DU FESTIVAL ET CELLE DE PARIS MATCH SONT SI LIÉES QUE, PARFOIS, ELLES CHANGENT ENSEMBLE L'HISTOIRE TOUT COURT. Souvenons-nous que si Grace Kelly ne s'était pas ennuie à Cannes, un après-midi de mai 1955, jamais un reporter de Match, Pierre Galante, ne lui aurait proposé, pour la distraire, de l'emmener à Monaco et de la présenter au prince Rainier (voir p. 6 à p. 21).

CHAQUE ANNÉE, NOS COUVERTURES SCANDENT LA VIE DU FESTIVAL, EN REFLETTENT LA TONALITÉ, EN EXPRIMENT LES TENDANCES.

Ce n'est pas seulement l'actualité du 7^e art qu'elles illustrent, c'est aussi son avenir qu'elles esquissent. Quand elles ont « fait » pour la première fois la une de Paris Match, Sophia Loren, Gina Lollobrigida et Claudia Cardinale n'étaient encore que des starlettes. Quant à Brigitte Bardot, qui aurait pu deviner, en la voyant dès février 1951 sourire dans l'éclat de ses seize printemps en couverture de notre n° 99, que l'élite des festivaliers déserterait la Croisette, six ans plus tard, pour aller à Nice la saluer en groupe sur le plateau de son prochain film, « Une Parisienne » ? En 1967, lorsqu'elle reviendra à Cannes avec Gunter Sachs, son mari, elle provoquera la cohue la plus mémorable du Festival : il lui faudra près d'une heure pour monter les marches !

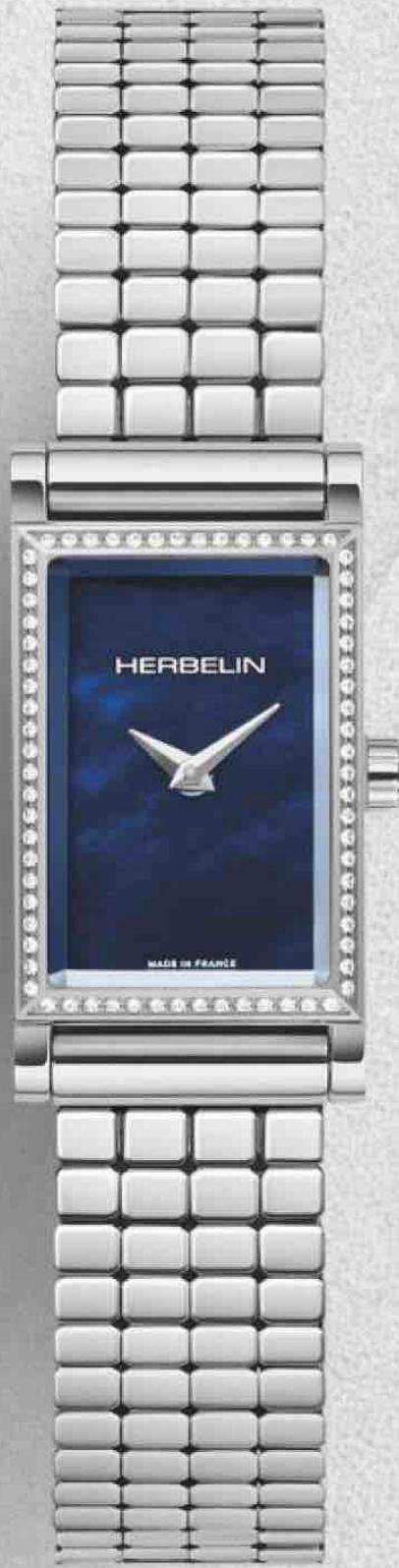
DE MICHELE MORGAN À JAYNE MANSFIELD, DE GARY COOPER à Jean Marais, d'Elizabeth Taylor à Ingrid Bergman et de Charlie Chaplin à Marcello Mastroianni, aucune star internationale ne manque au palmarès cannois des couvertures. Aux gloires d'antan, entrées dans la légende, ont succédé de nouvelles générations de célébrités. Isabelle Adjani et Sophie Marceau, Sylvester Stallone et Johnny Depp, Andie MacDowell et Salma Hayek, Sean Connery et Brad Pitt, Raquel Welch et Monica Bellucci, Patrick Dewaere et Jean Dujardin, Léa Seydoux et Marion Cotillard, Gérard Depardieu et Benoît Poelvoorde... Toutes et tous ont contribué au rayonnement de Cannes, toutes et tous se sont affichés à la une de Match. Comme si l'un ne pouvait aller sans l'autre...

ET LORSQUE CANNES MANQUE À SA VOCATION, C'EST SIGNIFICATIVEMENT À PARIS MATCH, ET À NUL AUTRE MAGAZINE, QU'IL ÉCHOIT DE LE RAPPELER AMICALEMENT À L'ORDRE. Ainsi, en 1997, est-ce en couverture de notre n° 2503 que Jean-Paul Belmondo et Alain Delon, blessés de ne plus jamais être invités au Festival, ont ce cri du cœur : « Cannes, on n'en a rien à cirer... » Il faudra quelques temps au Festival pour faire son mea culpa : Belmondo recevra une palme d'honneur en 2011 ; Delon, en 2019. ■



MICHEL
HERBELIN

ATELIER D'HORLOGERIE FRANÇAISE



EXCEPTION & CRÉATIVITÉ

se conjuguent dans ce coffret Antarès édité en série limitée. Une montre unique
sertie de 70 diamants et accompagnée de deux bracelets interchangeables.
Un modèle iconique manufacturé avec précision dans nos ateliers de Charquemont.



Sautoir Magic Alhambra
Or jaune guilloché.

Van Cleef & Arpels

Haute Joaillerie, place Vendôme depuis 1906

